

La mémoire de Wounded Knee - Libérez Leonard Peltier

« Pour que l'histoire ne se répète pas, il faut sans cesse la remémorer: l'impunité qui récompense le délit encourage le délinquant. Et lorsque le délinquant c'est l'État, qui viole, vole, torture et tue sans rendre de compte à personne, alors il donne lui même le feu vert à la société entière pour violer, voler, torturer et tuer. Et la démocratie en paie, à longue ou courte échéance, les conséquences.

L'impunité du pouvoir, fille de la mal-mémoire, est une des maîtresses de l'école du crime. Et le nombre d'élève augmente chaque jour.

Lorsqu'elle est vraiment vivante, la mémoire ne contemple pas l'histoire, mais elle incite à la faire. Davantage que dans les musées où la malheureuse s'ennuie, la mémoire est dans l'air que nous respirons. Et dans l'air elle nous respire. Elle est contradictoire, comme nous. Elle n'est jamais au repos. Elle change, avec nous. »

(Eduardo Galeano « Mémoires et mal-mémoire »)



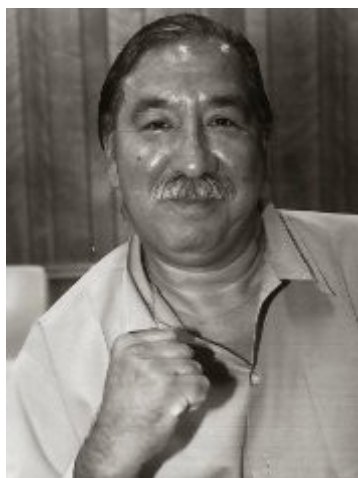
Le 29 Décembre 1890 il y a 123 ans Le massacre de Wounded Knee.



Et pour la révolte de Wounded Knee en 1973 Leonard Peltier n'est toujours pas libre

<http://www.whoisleonardpeltier.info/>

<http://freepeltier.free.fr/>



Il faut comprendre que les mots conquête, bataille, guerre, massacre, injustice etc veulent dire la même chose. Et que se « remémorer » ne sert à rien s'il ne s'ensuit des actions communes tendant à ne pas répéter les mêmes folies meurtrières. Tant que les systèmes d'enseignement et

systèmes techniques seront verrouillés et corrompus, le désabrutissement ne pourra avoir lieu. Il y a pourtant des îlots de résistance; on voit partout une élévation de la conscience du monde. Mais dans l'immense majorité des tenants du pouvoir financier politique militaire industriel, on peut dire qu'il n'y a pas eu de leçon de retenue de l'esclavage, du colonialisme etc.

- Aucune leçon n'a été retenue de Fukushima parce qu'aucune leçon n'a été retenue de Tchernobyl parce qu'aucune leçon n'a été retenue de Hiroshima parce qu'aucune leçon n'a été retenue de l'holocauste etc....

- Aucune leçon n'a été retenue de Ghouta parce qu'aucune leçon n'a été retenue de Falloujah parce qu'aucune leçon n'a été retenue des gazages des kurdes ou de l'agent orange du Vietnam parce qu'aucune leçon n'a été retenue de l'holocauste.

- Aucune leçon n'a été retenue de Gaza, de Lampedusa parce qu'aucune leçon n'a été retenue des veines ouvertes de l'Amérique latine ou des plaies béantes de l'Afrique Asie Océanie parce qu'aucune leçon n'a été retenue de l'holocauste.

- Aucune leçon n'a été retenue des dictatures sud américaine ou des colonels grecs ou de l'Indonésie de 1965 etc parce qu'aucune leçon n'a été retenue de l'holocauste... parce qu'aucune leçon n'a été retenue de Wounded Knee.

Force est de constater que l'hypocrisie et la lâcheté règnent, on se met en spectacle à l'hommage de Mandela sans rappeler que les gouvernements dont les représentants actuels qui se répandent en commémoration soutiennent l'apartheid.

« 5 décembre 2013

Je vous salue, mes parents, amis et soutiens :

Ça m'attriste d'apprendre qu'un grand homme comme Nelson Mandela a quitté cette vie. C'était un homme qui nous inspirait beaucoup et nous montrait les possibilités pour les Autochtones de mener une lutte continue qui pouvait se manifester à des niveaux de liberté entravés par des siècles d'oppression.

Notre peuple Autochtone a souffert des mêmes types d'oppression à de nombreuses reprises. Ça ne se manifeste pas aussi ouvertement et distinctement qu'en d'autres lieux ; cependant, que vous soyez mort parce qu'un policier vous a tiré dessus ou mort parce que vous n'avez pas pu supporter le génocide racial et culturel, vous vous êtes suicidé – vous êtes tout aussi mort dans les deux cas. Nelson Mandela est connu pour avoir conduit la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud. L'Amérique parlait de mettre un terme à l'apartheid et d'appliquer des sanctions à l'Afrique du Sud. N'étant pas tellement adepte de la langue anglaise, je crois comprendre qu'(apartheid) signifie maintenir quelqu'un séparé de quelque chose ; mon peuple a été séparé délibérément des Black Hills sacrées du Dakota du Sud. Il y a eu, et il y a encore, des mesures qui nous maintiennent séparés de notre vraie histoire, appliquées par un système d'éducation qui limite la vérité de notre être. En ce moment même, ici en Amérique, en ce moment même au Canada, en ce moment même en Afrique du Sud, il y a un apartheid qui cherche à nous séparer de nos sites sacrés, de nos terres et de nos ressources. En ce moment même au Canada, des Autochtones luttent pour protéger leurs terres aborigènes de la fracturation hydraulique qui détruit les nappes d'eau et ébranle l'équilibre naturel de la Terre. En ce moment même, avec une mentalité d'apartheid, ils tentent de construire des pipelines, avec un potentiel de destruction écologique considérable, à travers les terres Autochtones. En ce moment même il y a une forme d'apartheid qui cherche à nous séparer de la protection de la constitution des États-Unis qui dit que la loi des traités est la loi suprême du pays ; qui dit aussi qu'on a droit à un procès équitable et sans préjugé ; qui dit aussi qu'on a droit à un jury composé de nos pairs. En ce moment même nos jeunes Autochtones adultes sont jugés TROIS fois plus souvent que n'importe quel autre groupe et maintenus en état d'apartheid de leurs familles et d'apartheid d'une représentation légale compétente.

Je pourrais continuer encore et encore, mais vous pouvez voir où je veux en venir. La lutte contre l'apartheid – j'en suis sûr – n'est pas terminée en Afrique du Sud, pas plus que la lutte contre l'apartheid et l'esclavage en Amérique. Nous devons tous considérer Nelson Mandela comme une source d'inspiration, mais je suis aussi inspiré par les plus humbles parmi notre peuple qui résistent pour ce qui est juste, comme le jeune homme ou la jeune femme qui tient pacifiquement une barricade contre les promoteurs et les compagnies pratiquant la fracturation hydraulique ou une quelconque usine qui abîme notre air. Pendant que j'y suis, dans tout ce chaos, je veux aussi me souvenir d'un

frère du nom de Wanbli Tate qui a défendu infatigablement les droits des Autochtones dans des émissions de radio, des écrits, et sur internet, pour attirer l'attention sur les responsables de méfaits représentés au gouvernement et dans les grandes entreprises.

Nous avons perdu beaucoup d'entre vous ces dernières années et je veux à nouveau me souvenir de mon frère Russell Means qui n'a jamais relâché ses efforts pour mettre un terme à cette version américaine de l'apartheid à laquelle les Autochtones font face.

Dans l'esprit de tous ceux qui sont partis avant nous dans cette lutte, j'aimerais vous dire restez forts et n'abandonnez JAMAIS, JAMAIS.

*Votre ami pour toujours,
Dans l'esprit de Crazy Horse,*

Leonard Peltier
Mitakuye Oyasmin »
<http://www.csia-nitassinan.org/spip.php?article540>



« Pour éviter ces multiples écueils, il faut se battre avec ténacité pour que jamais le parti ne devienne un instrument docile entre les mains d'un leader. Leader du verbe anglais qui signifie conduire. Le conducteur de peuple, cela n'existe plus maintenant. Les peuples ne sont plus des troupes et n'ont pas besoin d'être conduits. La nation ne doit pas être une affaire dirigée par un manitou. » (Frantz Fanon « Les damnés de la terre »)

Un commissaire européen vient s'indigner à Lampedusa alors qu'il est l'instrument de Frontex, le mur de Berlin, le mur de Gaza, le mur du Mexique de l'Europe des peuples sans les peuples contre les peuples. On « fête » le centenaire d'Albert Camus et on lui crache dessus dans les faits. On s'apprête à encenser l'entrée en guerre de 14-18 alors que c'est la plus grande boucherie ouverte de paysans et autres soldats inconnus qu'avait prédit Jaurès avant d'être assassiné parce qu'aucune leçon n'a été retenue de Mai 1871, parce qu'aucune leçon n'a été retenue de la nuit du 4 Août 1789.

On fait des universités au nom de Marc Bloch et on ne retient aucune leçon de cette « étrange défaite »

On fait une université au nom de Cheikh Anta Diop, et on dit que « l'Afrique n'est pas entrée dans l'histoire », ou que « toutes les civilisations ne se valent pas », ou que « la France ne peut accueillir toute la misère du monde », ou dernièrement une petite fille française propose une banane à une femme noire, la comparant à un singe, comme tout un système éducatif (qui ne se limite pas à son entourage) le lui a suggéré, parce qu'aucune leçon n'a été retenue de Thiaroye, de Sétif ou des enfumades ou de Madagascar en 1947 etc parce qu'aucune leçon n'a été retenue de Wounded Knee,

Il est temps de libérer la mémoire de Wounded Knee, il est temps de libérer Leonard Peltier. Parce qu'il est temps de libérer nos âmes.

<http://www.legrandsoir.info/du-lakota-a-gaza.html>

6 janvier 2013

La profonde blessure de Wounded Knee

Du Lakota à Gaza (Counterpunch)

Johnny Barber

Le 29 décembre est le 122^{ième} anniversaire du massacre de Wounded Knee. C'est une catastrophe dont le souvenir est encore frais dans l'esprit des peuples autochtones d'Amérique. Chaque génération en perpétue le souvenir.

En 1891, en faisant l'historique du massacre, Thomas Morgan, le Commissaire aux Affaires Indiennes, a écrit :

"Il est difficile de surestimer l'ampleur des calamités qu'a provoqué pour le peuple Sioux la disparition soudaine des bisons. Eux qui jouissaient d'un espace illimité sont maintenant enfermés dans des réserves ; eux qui bénéficiaient d'un approvisionnement abondant sont maintenant tributaires de subventions et fournitures gouvernementales de plus en plus maigres. Dans ces circonstances, n'importe quel être humain serait malheureux et agité et même agressif et violent."

Le Commissaire Morgan ne s'attendrissait pas sur le sort des peuples natifs. Il ne faisait que décrire la réalité. Un an avant le massacre, en octobre 1889, il avait donné par écrit ses directives concernant la population autochtone :

"les Indiens doivent adopter les "coutumes des blancs" de gré ou de force. Il faut qu'ils s'adaptent à leur environnement et à notre mode de vie. Notre civilisation n'est peut-être pas parfaite mais elle est ce qui peut arriver de mieux aux Indiens. Il ne faut pas qu'ils puissent y échapper et s'ils ne veulent pas s'y plier il faut les briser. Le tissu des relations tribales doit être détruit, le socialisme doit être anéanti et il faut leur substituer la famille et l'autonomie individuelle."

Le massacre de Wounded Knee est toujours décrit comme une "bataille" dont personne n'est responsable mais s'il fallait vraiment nommer un responsable alors ce serait le Lakota qui a tiré le premier. C'est cela qui leur sert à justifier tout ce qui s'est passé. Un siècle après les meurtres, le Congrès a présenté des excuses et exprimé son "profond regret" pour les événements de ce jour de 1890 où plus de 370 hommes, femmes et enfants qui s'enfuyaient devant l'armée ont été assassinés. Mais le massacre de Wounded Knee n'est en rien une anomalie, ni un accident. Wounded Knee c'est le symbole de toute l'histoire de la relation de l'Empire avec les peuples autochtones.

"Je ne me suis pas rendu compte à l'époque de ce que cela signifiait. Quand je regarde en arrière du haut de mon grand âge, je vois les cadavres ensanglantés des femmes et des enfants entassés ou dispersés le long du ravin tortueux aussi clairement que quand j'étais jeune. Et je sais maintenant que quelque chose d'autre est mort dans cette boue sanglante et a été enterré dans le blizzard. Le rêve d'une peuple. C'était un rêve magnifique." Elan Noir.

Les descendants des victimes commémorent le massacre afin d'honorer ceux qui sont tombés et de guérir leurs communautés toujours dévastées. Les descendants des coupables refusent de reconnaître le mal qu'ils ont fait et le mal prolifère.

Depuis Wounded Knee, où quelques jours après le massacre, Frank Baum (qui a écrit plus tard "Le magicien d'Oz"), le jeune rédacteur en chef du journal The Pioneer, a écrit : *"Le Pioneer avait déjà dit que notre sécurité dépendait de l'extermination totale des Indiens. Comme nous les avons maltraités pendant des siècles il était préférable, pour protéger notre civilisation, d'en finir une fois pour toutes au prix d'une vilénie de plus en effaçant de la surface de la terre ces sauvages indomptables."*

Jusqu'au Vietnam, où l'appel de Lyndon Johnson à gagner les cœurs et les esprits de la population civile a été perverti par les GI en *"Tiens-les par les couilles, et leur cœur et leur esprit viendront avec."*

Jusqu'en Irak, où Madeleine Albright a répondu à la question de savoir si les sanctions qui avaient causé la mort d'un demi million d'enfants avaient valu la peine : *"Je pense que c'était un choix difficile mais nous pensons que oui, ça en valait la peine."*

Jusqu'à Gaza, dont Dov Weisglass a dit : *"L'idée c'est de mettre les Palestiniens au régime, mais sans les faire mourir de faim."*

Jusqu'en Iran, où selon le Département d'Etat, les nouvelles sanctions en place, *"commencent à faire mal,"* et jusqu'en des dizaines d'autres endroits, le mal prolifère.

Dans tous les cas, la puissance qui détient la supériorité militaire prétend que ceux qu'elle occupe et opprime sont dangereux et menacent jusqu'à son existence, alors même qu'elle affame la population, lui dénie toute liberté de mouvement et viole ses droits les plus élémentaires sous prétexte de "sécurité". Tous les efforts de "l'ennemi" pour faire la paix sont ignorés et qualifiés de "mensonges" pendant que le vol de la terre et/ou des ressources se poursuit impunément. Chaque fois que les opprimés font valoir leurs droits ou osent se retourner contre leurs oppresseurs, ces derniers prétendent qu'ils sont motivés par la haine et qu'ils veulent annihiler l'état. Les négociations sont considérées comme de la faiblesse et l'oppresseur n'accepte de négocier que s'il y voit un moyen d'accentuer l'oppression. Les oppresseurs parlent tout le temps de "rechercher la paix" tout en détruisant systématiquement tout ce qui s'oppose à leur entreprise.

Nous tuons en affamant, en refusant des médicaments, en isolant. Quand ça ne suffit pas à faire taire les "mécontents" nous n'hésitons pas à faire parler le feu et les bombes. Souvenez-vous des paroles du Commissaire Morgan : *"Notre civilisation n'est peut-être pas parfaite mais elle est ce qui peut arriver de mieux aux Indiens. Il ne faut pas qu'ils puissent y échapper et s'ils ne veulent pas s'y plier il faut les briser."*

Un jour nous aussi nous serons brisés par cette conception dévoyée de la civilisation.

La doctrine Dahiya est une stratégie militaire ayant pour objectif la dissuasion qui consiste pour l'armée israélienne à cibler délibérément des infrastructures civiles pour faire souffrir la population civile et lui rendre la vie si difficile que résister à l'occupation et rendre les coups devient pratiquement impossible. La doctrine a pris le nom d'un faubourg résidentiel du sud de Beyrouth. Les bombes israéliennes ont détruit tout le quartier pendant la guerre du Liban de 2006. Mais cette doctrine n'est pas une stratégie moderne de contrôle des populations. Mettre Gaza "au régime" n'est pas non plus un moyen inédit de soumettre tout un peuple en le maintenant dans la pauvreté, la malnutrition, la lutte pour se procurer les produits de première nécessité ; la violence, qui est la manière étasunienne de procéder, a été adoptée par nos alliés les plus proches (qui sont aussi "la seule démocratie du Moyen Orient" avec *"l'armée la plus morale du monde"*), les Israéliens.

Le 27 décembre marque le 4^{ième} anniversaire du début de l'opération Cast Lead, (le nom vient d'une chant populaire pour enfants de Hannoukah à propos d'une toupie (dreidel) faite de plomb fondu). Pendant l'attaque de Gaza, 1417 personnes ont été tuées dont 330 enfants, 4336 personnes ont été blessées et 6400 maisons ont été détruites. Des hôpitaux, des mosquées, des usines électriques et des systèmes d'eau ont été délibérément ciblés.

Israël accuse le Hamas de crimes de guerre pour avoir lancé des roquettes sans système de guidage en Israël. Les officiels israéliens prétendent que "le Hamas se cache derrière des civils" pour justifier le bombardement de centres de populations et d'infrastructures civiles. Tuer les citoyens de Gaza avec des armes de précision est un crime de guerre, qui que ce soit qui se cache derrière ces armes.

Après le récent meurtre de 20 enfants dans une école de Newtown, Connecticut, le Président Obama essuyait ses larmes en disant :

"Notre première tâche est de prendre soin de nos enfants. C'est notre principale mission. Si nous n'arrivons pas à le faire, alors nous n'arriverons à rien. C'est en fonction de cela que notre société

sera jugée. Et pouvons-nous vraiment dire, en tant que nation, que nous assumons nos obligations dans ce domaine ?"

Lors de la dernière opération israélienne de 8 jours contre Gaza intitulée "Pilier de nuée" (le nom est tiré de la Bible), trois générations de la famille al-Dalou, dont 4 enfants de 1 à 7 ans, ont été assassinées par une seule bombe. Le fils survivant ne parle pas de se rendre, ni d'abandonner les terres de la famille ni de disparaître. Il demande justice. A sa tristesse se mêle de la colère. Peut-on le lui reprocher ?

Avec le cessez le feu, le peuple de Gaza a envoyé toujours le même message au monde. Nous sommes ici. C'est notre patrie. Nous ne partirons jamais. Il faudra tous nous tuer.

Quand les bombardements se sont arrêtés, notre Congrès a immédiatement voté un nouveau stock de munitions et de bombes à Israël pour qu'il puisse "se protéger". Le mal prolifère.

Dans son discours le Président a ajouté :

"Si nous pouvons faire quelque chose pour éviter à un seul enfant, un seul parent, une seule ville, le chagrin qui a submergé Tucson et Aurora et Oak Creek et Newtown et des communautés comme Columbine et Blacksburg auparavant, alors certainement nous devons le faire."

Wounded Knee n'a pas disparu. Le peuple du Lakota existe toujours. Gaza n'a pas disparu. Le peuple palestinien existe toujours. En Afghanistan, Irak, Pakistan, Yémen, Libye et Somalie, les gens pleurent leurs enfants assassinés. Les violences qu'ils subissent en notre nom continuent. Si nous pouvons faire quelque chose pour sauver un enfant, nous devons le faire.

Johnny Barber

Pour consulter l'original : <http://www.counterpunch.org/2012/12/28/the-deep-wound-of-wou...>

Traduction : Dominique Muselet

XXX

http://jccabanel.pagesperso-orange.fr/th_wounded_knee.htm

L'HISTOIRE OU LA MÉMOIRE

Wounded Knee

Rappel chronologique

1540/1542. Premières explorations de Coronado dans la région des Pueblos

1584. Colonie de sir Walter Raleigh à Roanoke

1607. Débarquement de 105 colons anglais à Jamestown

1620. Débarquement des pèlerins du Mayflower à Plymouth

1622. Attaque des colons de Virginie par Oppechankanough

1636/1637. Guerre des Pequots au Connecticut

1644. Deuxième attaque powathan en Virginie

1675/1676. Guerre du roi Philip en Nouvelle-Angleterre

1680. Révolte des Pueblos dans le Sud-Ouest

1682. Traité de William Penn avec les Delaware

1711/1712. Guerre des Tuscaroras en Caroline du Nord. Les Tuscaroras entrent dans la Ligue des Iroquois

1715/1716. Guerre yamasee en Caroline du Sud et en Georgie

1754. Conférence d'Albany entre les Iroquois et les colons

1754/1763. Guerre de Sept Ans

1763. "Révolte de Pontiac" Proclamation royale sur la frontière des Appalaches.

1774. Guerre de lord Dunmore
1775/1783. Guerre d'indépendance américaine
1778. Premier traité signé avec les États-Unis et les Delaware
1787. Le Congrès continental signe l'Ordonnance du Nord-Ouest. Rédaction de la Constitution des États-Unis
1790/1791. Les armées de Josiah Harmar et d'Arthur St Clair sont défaites dans l'Ohio par les tribus confédérées.
1794. Bataille de Fallen Timbers défaite des tribus du Nord-Ouest
1795. Traité de Greenville signé par douze tribus. Une frontière permanente est établie dans le territoire du Nord Ouest
1803. Traité de Vincennes le territoire indien du Nord-Ouest est réduit
1803. Jefferson achète la Louisiane à Napoléon
1804/1806. Expédition de Lewis et Clarke vers le Pacifique
1811. Bataille de Tippecanoe
1812/1814. Guerre entre l'Angleterre et les États-Unis. Mort de Tecumseh à la bataille de la Thames
1814. Expédition d'Andrew Jackson avec la milice d'Alabama contre les Creek
1816/1818. Première guerre seminole
1819. Traité Adams-Onís l'Espagne cède la Floride aux États-Unis
1824. Création du Bureau des Affaires indiennes au département de la Guerre
1827. Adoption de la Constitution Cherokee
1830. Le Congrès adopte Indian Removal Bill proposé par le président Jackson
1832. Worcester v. Georgia à la Cour suprême John Marshall énonce la doctrine des dependent domestic nations
1835. Traité de New Echota : les Cherokee cèdent toutes leurs terres en Georgie et doivent s'exiler
1835/1842. Deuxième guerre seminole
1838. La "Piste des Larmes" des Cherokee : déportation en Oklahoma.
1842. Ouverture de la piste de l'Oregon
1845. Les États-Unis annexent le Texas
1848. Traité de Guadalupe Hidalgo entre le Mexique et les États-Unis. Acquisition par les États-Unis du sud-ouest du continent
1849. Le Bureau des Affaires indiennes est transféré au Département de l'Intérieur
1851. Premier traité de Laramie avec les tribus des plaines et des montagnes
1855. Traités avec les tribus des territoires de l'Oregon et du Washington
1860/1875. Extermination des bisons
1862. Guerre des Sioux Santee dans le Minnesota
1862/1872. Guérillas apaches dans le Sud-Ouest
1864. Massacre des Cheyennes à Sand Creek
1868. Le régiment de Custer massacre les Cheyennes de Black Kettle
1869. Ely Parker (Seneca), premier Indien nommé commissaire du BIA
1871. Le Congrès abandonne la politique des traités avec les tribus indiennes
1872/1873. Guerre des Modoc dans l'Oregon
1876. Little Big Horn défaite et mort du général Custer dans la bataille avec les Sioux teton et les Cheyennes
1877. Guerre des Nez-Perce dans l'Idaho et le Montana. Reddition de Chief Joseph
1879. Guerre des Ute. Création de l'école de Carlisle en Pennsylvanie
1882. Fondation de l'Indian Rights Association
1886. Reddition de Geronimo
1887. Dawes Act : loi de lotissement des réserves
1890. 15 décembre meurtre de Sitting Bull à Standing Rock. 29 décembre massacre de Wounded Knee
1911. Fondation de l'American Indian Association (Society of American Indians).
1924. Indian Citizenship Act : citoyenneté des Indiens.
1928. Publication du rapport Meriam: The Problem of Indian Administration
1934. Wheeler-Howard Act : loi de "réorganisation indienne"
1944. Fondation du National Congress of American Indians

1946. Création de la Commission pour les revendications indiennes par le Congrès
 1949. Programme de "relogement" des Indiens
 1953/1954. Premiers décrets de termination
 1958. Termination des Klamath de l'Oregon
 1960. Termination des Menominee
 1961. Conférence des Indiens américains à Chicago
 1964. Début de la lutte pour les droits de pêche dans l'État de Washington
 1968. Fondation de l'American Indian Movement
 1969. Les Passamaquoddys barrent la route à Princeton dans le Maine. Occupation d'Alcatraz par les Indians of All Tribes
 1970. Sitting indiens dans plusieurs bureaux du BAI

 1971. Alaska Native Claims Act : les Eskimos et les Aleuts dédommagés
 1972. Marche de Gordon, au Nebraska, pour protester contre le meurtre de Raymond Little Thunder. Trail of the Broken Treaties : occupation de l'immeuble du BAI à Washington.
 1973. Février-mai occupation de Wounded Knee, au Dakota du Sud
 1975. Abrogation de la loi de termination des Menominee
 1976. Project Independence : programme de développement des ressources énergétiques aux États-Unis. Deuxième Conférence internationale des traités indiens. Création de l'International Indian Treaty Council
 1977/1978. Dépôts de projets de loi par les sénateurs Kennedy, Meeds, Cunningham... visant à abroger les traités et à supprimer le statut spécial des tribus et nations indiennes
 Février-juillet 1978 : la plus Longue Marche, contre l'abrogation des traités indiens.
 1981. 15-18 septembre : conférence des organisations non gouvernementales (ONTI) à New York. Des groupes autochtones du monde entier viennent défendre leur droit de vivre librement sur leurs territoires.
 1982. 25 janvier : la Cour suprême approuve l'impôt prélevé par les Apaches du Nouveau-Mexique sur une grande compagnie pétrolière installée sur leur réserve
 1982. Avril : réédition de l'ouvrage de Félix Cohen, publié d'abord en 1942, sur les fondements de la doctrine du droit Indien Handbook of Federal Indian Laws
 1983. Janvier : le président Reagan demande au Congrès d'abolir la politique de leur territoire, il reconnaît la diversité des tribus et le droit de chacune d'elles à se déterminer
 1984. Février : premier colloque au séminaire théologique de Princeton en vue d'encourager le développement des études du droit indien
 1985. Mars : la Cour suprême se prononce en faveur des Onondagas dont les terres avaient été acquises par deux comités de l'État de New York sous l'approbation fédérale

 1985. Avril : la Cour suprême confirme la légalité de l'impôt indien qui, depuis 1978, pèse sur les revenus d'une société minière du territoire navajo
 1990. Anniversaire de la mort de Sitting Bull et du massacre de Wounded Knee

29 décembre 1890 : le jour où il n'y eut plus de bons Indiens

... des Indiens morts

Qui fut responsable du massacre de Wounded Knee, un bref événement qui fit entre deux et trois cent morts chez les Indiens et une trentaine dans l'armée des États-Unis ? Alors que la scène fut observée par nombre de témoins, dont des journalistes; alors qu'elle eut lieu en plein jour, dans un espace ouvert aux regards; alors qu'elle mit en présence plus de cinq cents soldats de l'armée américaine et plusieurs centaines d'Indiens, qu'il y eut des survivants pour témoigner, l'épisode est relaté de manière contradictoire, vague, incomplète. Réouverture du dossier.

Le lundi 29 décembre 1890 à neuf heures et demie du matin dans la crique de Wounded Knee au Dakota du Sud un coup de feu "brisa soudain l'air glacé" et donna le coup d'envoi à l'événement que l'histoire retient diversement sous le nom de "bataille de Wounded Knee" ou de "massacre de

Wounded Knee"[1]. Le décor était planté depuis la veille au soir : au centre de la vallée, à cent cinquante mètres du campement du 7ème régiment de cavalerie (l'ancien régiment de Custer décimé par les Sioux en 1876 à la bataille de Little Big Horn), plus de quatre cents Sioux des bandes miniconjou et hunkpapa avaient été conduits depuis Porcupine Valley, à seize kilomètres, par l'armée qui les tenait maintenant sous bonne garde. Sur la butte qui surplombe la vallée, deux mitrailleuses Hotchkiss avaient été disposées, leurs canons pointés en direction du camp des Indiens, et deux autres, ainsi qu'un renfort de troupes, furent amenées durant la nuit. Cinq cents soldats, quarante éclaireurs indiens et leurs officiers se tenaient prêts à ramener à l'agence de Pine Ridge les Sioux considérés comme les plus dangereux, parce que, restés attachés à leurs traditions, ils refusaient les conditions qui leur étaient faites dans les réserves.

En quelques minutes, après le premier coup de feu, le paysage familier de la plaine du Dakota se transforma en un champ de fureur, de sang et de confusion. Les mitrailleuses crépitaient, les hommes tiraient et couraient en tous sens, ne s'arrêtant que pour de brefs corps à corps. Le ciel se ternit de l'épaisse fumée échappée des tipis incendiés. Partout, des corps gisaient pêle-mêle - Sioux couverts de la chemise blanche appelée "ghost shirt" par les Blancs, soldats revêtus de l'uniforme bleu, femmes, enfants, chevaux abattus en plein galop. Dans les buissons épars, des blessés tentaient de se camoufler, cependant que l'on entrevoyait, sur les sentiers et dans les ravines, des fuyards poursuivis par des soldats furieux. L'affaire fut vivement menée. À onze heures, le calme revint. Puis l'armée dut encore affronter des Sioux venus en renfort, mais ceux-ci, après avoir fait quelques victimes, se mirent à l'abri dans les goullets et les soldats renoncèrent à les poursuivre. À la tombée du jour, l'armée ramassa ses morts et ses blessés et les ramena à l'agence de Pine Ridge.

Ce n'est que trois jours plus tard, lorsque le blizzard qui s'était abattu sur les Plaines au soir du 29 décembre se fut apaisé, que l'armée put envoyer un contingent qui, avec la police indienne et le médecin sioux Charles Eastman, nettoya la place. Ils eurent le plus grand mal à briser le sol durci pour creuser une fosse clans laquelle ils jetèrent les corps figés dans la position dans laquelle la mort les avait saisis et le froid les avait éternisés. A plusieurs centaines de mètres, et jusqu'à deux kilomètres du lieu de l'incident, des femmes et des enfants morts ou blessés furent retrouvés, témoignant que l'armée avait poursuivi l'œuvre de "destruction" ordonnée par le général Brooke jusque sur ceux que nous nommerions des "civils innocents".

Tous ces faits sont bien connus. Les sources sont nombreuses : témoignages oraux, récits et enquêtes contribuent à établir leur véracité. La mémoire du massacre de Wounded Knee est en partie constitutive de l'identité des Sioux Lakota, et même d'autres tribus indiennes. En 1973, la révolte de Pine Ridge prendra pour référence symbolique le massacre de Wounded Knee de 1890.

Et pourtant, une demi-obscurité continue à entourer les faits. L'épisode baigne dans une ambiguïté qui reste à élucider. Il n'a pas atteint ce jour son plein statut d'événement historique. Aucun recoupement ne permet de faire le décompte exact des morts de chaque camp. Le responsable immédiat de l'échauffourée qui tourna à la tuerie reste à désigner. La nature même de l'événement - bataille entre combattants déterminés ou massacre d'une population sans défense - est incertain. Et cependant, les récits en sont innombrables, du simple reportage de presse au savant ouvrage d'historien et à l'analyse de l'anthropologue, en passant par l'épopée, l'élégie et le pamphlet militant. Wounded Knee est entré dans la légende américaine comme l'un de ces éléments du folklore que les historiens des mentalités ne savent exactement comment classer.

À l'origine de la panique qui s'empara des colons du Dakota et de certains agents du bureau des Affaires indiennes dans les réserves, la Ghost Dance, cette cérémonie votive répandue dans les Grandes Plaines entre 1887 et 1892 fut décrite par les autorités comme le véritable déclencheur de la crise qui aboutit à Wounded Knee. Deux mois après les événements, le Bureau d'ethnologie américaine envoya l'anthropologue James Mooney au Dakota pour faire une enquête. Le rapport de Mooney, publié en 1892, fut considéré comme le plus fiable quant aux circonstances du massacre et aux causes qui l'ont provoqués[2]. Ce rapport est surtout la meilleure étude sur le mouvement messianique de la Ghost Dance qui précéda de peu Wounded Knee.

Cependant, Mooney n'assista pas lui-même aux cérémonies de la Ghost Dance en pays dakota, non plus qu'au massacre. Il se fonda sur les récits des Sioux qui avaient participé aux événements ou en avaient entendu parler et il proposa, pour ce mouvement controversé, une interprétation universaliste, le mettant en parallèle avec le "rêve éternel du paradis perdu", avec les "doctrines de l'avatar hindouiste, du messie des Hébreux et du millénium des chrétiens".

Dans son principe général la Ghost Dance comporte l'idée que prochainement toute la "race indienne sera réunie, morts et vivants ensemble, sur une terre régénérée et qu'elle connaîtra à nouveau le bonheur des origines, libérée à jamais de la mort, de la maladie, de la misère". Quant aux modalités du rituel, au moment où se réalisera la prophétie et aux événements précis qui précéderont l'avènement du millénium, chacune des tribus des Plaines les a interprétés selon sa propre culture. Seuls, semble-t-il les Sioux et les Cheyennes revêtaient, pour la cérémonie les fameuses ghosts shirts qui devaient les rendre invulnérables. En revanche, dans la plupart des tribus, la grande résurrection devait se produire à la même saison le printemps, repoussé d'année en année pour être finalement fixé, chez les Sioux Lakota, au printemps de 1891, d'après les renseignements fournis par William Selwyn, le maître de poste et interprète de Pine Ridge.

Le rassemblement de la bande de Big Foot, les Miniconjou, et de quelque soixante-dix familiers de Sitting Bull qui venait d'être tué, faisait-il partie d'un vaste plan dont la Ghost Dance aurait été la part apparente ? Mooney ne prend pas parti dans ce débat, pourtant fondamental. Si les quelques chemises blanches parfois marquées de croissants, de croix et de cercles qui furent retrouvées çà et là sur des victimes à Wounded Knee peuvent faire penser que la Ghost Dance était en cours, aucun des récits ultérieurs ne vient corroborer ce fait qui nous amènerait à conclure avec l'armée et les fermiers de la région, que la Ghost Dance constituait une sorte de complot préparatoire à une révolte généralisée des Indiens des Grandes Plaines.

Or, d'après les traces matérielles qui prouvent que des Indiens étaient bien revêtus de la fameuse chemise, et les récits d'événements trop précipités et mouvementés pour qu'une cérémonie compliquée et qui durait entre trois et cinq jours ait pu même être projetée à la fin décembre, les Indiens Lakota ne se couvrirent du signe d'invulnérabilité que lorsqu'ils sentirent la menace imminente.

RÉCITS DE SURVIVANTS

Plusieurs enquêtes ont été menées. Les premières ont suivi de peu l'événement, dans l'intention de déterminer le degré de responsabilité des officiers dans ce qui apparut comme le meurtre d'un grand nombre de personnes dont les deux tiers au moins étaient des femmes, des petits enfants ou des vieillards. L'un des officiers fut révoqué pour négligence par le commandant en chef, le général Miles. Cette enquête, cependant, pas plus que les suivantes, ne suffit à déterminer avec certitude les causes directes de l'incident. Un demi-siècle plus tard entre 1936 et 1938, le Congrès mena à son tour une enquête. L'Association des survivants de Wounded Knee, formée en 1933, réclamait une indemnité pour les victimes et leurs ayants droit. Le rapport de l'anthropologue servit de base scientifique, mais des gens qui avaient survécu au massacre furent aussi sollicités.

Wasu Maza (Dewey Beard) témoigne ainsi en 1936, par le truchement de l'interprète William Berger : *"J'étais membre de la bande qui fut exterminée ici. Nous cheminions dans cette direction quand, après avoir dépassé Porcupine Butte, nous rencontrâmes les soldats. Big Foot, qui était malade depuis quatre jours [le vieux chef avait une pneumonie], eut une hémorragie. Il sortit portant un drapeau de paix attaché à un bâton. Nous voyagions pacifiquement, sans aucune intention agressive (...). Dès que nous eûmes érigé notre camp, les gardes nous entourèrent et se mirent à marcher au pas de parade. Je remarquai aussi des feux près du magasin et je sus que les éclaireurs indiens étaient là. Le lendemain matin, le clairon sonna deux fois, puis les soldats montèrent sur leurs chevaux et nous entourèrent. Même alors je ne pensai à rien de mal car je croyais toujours que nous allions bientôt arriver à l'agence de Pine Ridge. On annonça que tous les hommes devaient se regrouper au centre du camp pour partir vers Pine Ridge ; ce qu'ils firent et je les suivis. Je regardai autour de moi et je vis que les hommes étaient assis sans crainte. On fit sortir Big Foot et on l'assit en avant du groupe, entouré des plus âgés. L'interprète dit alors que la veille nous avions promis de donner nos fusils et qu'ils allaient les prendre maintenant. Je ne*

me rappelle pas combien de soldats il y avait ; ils grimpèrent sur les chariots, défirent les bagages, prirent des haches et d'autres objets et les portèrent là où les fusils étaient déjà rassemblés. Quelques Indiens se trouvaient à l'est hors de vue ; ils avaient encore leurs fusils. Finalement, on les appela et on leur dit d'apporter leurs armes au centre et de les poser à terre. L'un d'entre eux (...) dit "Hier il avait été entendu que nous rendrions nos armes seulement lorsque nous serions arrivés à l'agence de Pine Ridge, et maintenant vous nous demandez de vous les donner immédiatement." Et il leur montra son fusil et se dirigea vers l'endroit où ils étaient entassés. Un soldat s'avança vers lui venant de l'est et un autre de l'ouest ; mais même alors il était insouciant. Ils se saisirent de lui et le firent se tourner vers l'est. Lui était toujours sans inquiétude ; il ne pointait pas son fusil vers eux il avait l'intention de le déposer avec les autres. Mais ils se saisirent du fusil avant qu'il ne le dépose et tout de suite on entendit le son très fort d'un coup de fusil. Je ne pourrais dire si quelqu'un fut tué, mais ce premier coup fut suivi d'un grand fracas. Le drapeau blanc était toujours fiché en terre là où nous étions assis ; et cependant, ils tiraient sur nous. Tout de suite après avoir entendu le fracas, les gens commencèrent à s'effondrer. Je restai planté là et je vis un homme qui venait vers moi et je reconnus High Hawk. Il me dit que puisqu'ils avaient commencé ainsi, il fallait partir. Alors nous grimpâmes sur une petite colline. Les soldats qui nous suivaient tirèrent et High Hawk fut touché et tomba. Comme je continuais, ils tirèrent sur moi aussi. J'étais seul désormais et je devais me sauver. Ils avaient tué ma femme et mon bébé. Je vis des hommes étendus morts tout autour de moi. Je les contournai et arrivai au ravin où je tombai à nouveau. J'avais déjà reçu un coup de fusil et j'avais été blessé. Je remontai l'autre pente du ravin et je vis que les soldats avançaient dans cette direction. Tout autour, je voyais des femmes et des enfants abattus. Les soldats se dirigeaient vers un escarpement au-dessus du ravin, là où des Indiens se cachaient je les rejoignis et nous essayâmes de traverser le ravin. Mais les soldats étaient aussi de l'autre côté. Alors nous restâmes sur cet escarpement et nous vîmes les soldats qui installaient un canon sur une butte et le pointaient vers nous. Et ils tirèrent sur nous et un homme fut touché ; son nom était Hawk Feather Shooter[3]".

D'un récit à l'autre, la version du début du massacre diffère. Frank Zahn, un sang-mêlé dont le père était un soldat du régiment de Custer et la mère, Kezewin, l'une des filles du chef sioux Flying Cloud, commémore le cinquantenaire de "la page la plus sanglante de l'histoire américaine". Le responsable du premier coup de feu, fut, d'après lui, un Indien déterminé à en découdre avec les soldats de la septième cavalerie : *"Il se dirigea vers les soldats et les Indiens qui se tenaient près du drapeau blanc. Les Indiens reconnurent Tokalalute (Red Fox). Tout en avançant, il chantait un chant de mort seuls ceux qui connaissaient la langue indienne en comprenaient le sens. Soudain, il leva son arme et dit : "Êtes-vous ceux qui nous demandent de livrer nos armes ? Quant à moi, je garde la mienne." Alors deux soldats s'approchèrent de lui. Il poussa deux cris de guerre. Dans la mêlée qui suivit, son fusil partit accidentellement. Le coup brisa l'air glacé et envoya son écho à travers la vallée de Wounded Knee (...)"*.

Évoquant le massacre qui s'ensuivit, les deux cent quatre-vingt-dix hommes, femmes et enfants déchirés par les balles et baignant dans le sang, Frank Zahn conclut en posant la question : *"Ce carnage sanglant était-il destiné à venger la mort de Custer ?"* Certains disent que les soldats criaient : *"Vengeance pour Custer."* Et, après avoir suggéré la volonté génocidaire des soldats du régiment, Zahn pose la question en termes plus généraux : *"Peut-on donner le nom de 'bataille' à ce massacre terrible et insensé ? Dans votre histoire américaine (Zahn parle ici en Indien), ce carnage effrayant porte le nom de "bataille de Wounded Knee". Le massacre collectif a eu lieu quatre jours seulement après cette fête (Noël) qui est généralement vouée à "la paix sur la terre et aux hommes de bonne volonté".*

C'est ainsi que le dernier chapitre de la Frontière a été écrit dans le sang[4]".

QUI A TIRE LE PREMIER COUP DE FEU ?

D'après les premiers récits des Indiens que nous avons vus, ainsi que d'autres fournis par des civils ou par des éclaireurs qui accompagnaient l'armée, deux versions s'affrontent : la première, qui parle d'un accident, innocente complètement les Indiens. Une autre version présente un vieillard désespéré, aveugle aux réalités de la situation et décidé à mourir en combattant. D'autres

versions encore élargissent le nombre des Lakota prêts à se battre à tous ceux qui, porteurs de la chemise blanche, pensaient le jour du millénium venu. Les Indiens ont tiré cinquante coups de feu dira plus tard le major Whiteside, avant que l'armée ne réagisse.

Parmi les principaux protagonistes de l'affaire de Wounded Knee, des soldats et des officiers du septième régiment de cavalerie, cherchant à dégager leur responsabilité, insistèrent sur la menace que faisaient peser depuis longtemps les Indiens "hostiles" qui refusaient de rester cantonnés dans les réserves et dansaient la Ghost Dance "avec un zèle de fanatiques". A Wounded Knee, explique le major L.S. McCormick dans un document de 1904, éclata l'insurrection que les Sioux attendaient depuis plus d'un an et qui se faisait plus menaçante depuis que, le 15 décembre 1890, le chaman hunkpapa, Sitting Bull, avait été tué lors de son arrestation à la réserve de Standing Rock. Alors, une centaine de personnes de son entourage s'étaient enfuies et avaient rejoint la bande de Big Foot pour, tous ensemble, retrouver les Indiens "hostiles" dans les Badlands, au nord du Dakota du Sud.

Cette errance de plusieurs centaines de personnes, pourtant, aux dires de nombreux témoins, totalement inoffensive puisqu'aucun incident notable n'est rapporté[5], ajoutée à la menace que semblait faire planer la cérémonie de la Ghost Dance, fut suffisante pour que le général Miles, qui commandait toutes les troupes de la région, ordonnât au 7^{ème} régiment de cavalerie de capturer Big Foot et sa bande.

Dans son récit, le commandant McCormick prend bien soin de noter les termes exacts des ordres du général Miles, et surtout ceux de son subordonné immédiat, le général Brooke. Le premier, écrit McCormick, "avait à plusieurs reprises averti Brooke du danger qu'il y avait à laisser Big Foot en liberté et de la nécessité de l'arrêter au plus vite". Le second transmet l'ordre d'arrêter Big Foot au colonel Forsyth, ajoutant que, si Big Foot résistait, "il fallait le détruire". Le colonel Forsyth aurait eu, d'après McCormick, la plus grande répugnance à en venir à cette extrémité. C'est pourquoi, après avoir obtenu la reddition de Big Foot et de sa bande, il remit au lendemain le "moment critique", qui consistait à désarmer les Indiens. En effet, explique McCormick, "la reddition sans condition ne faisait jamais de difficulté car les Indiens savaient qu'elle se terminait toujours par une distribution de vivres, bientôt suivie d'autres livraisons régulières, et aussi qu'elle se concluait par l'élargissement des prisonniers et leur pardon pour tous les crimes et les désordres qu'ils avaient pu commettre". Il en allait autrement en ce qui concernait les armes. Et, montrant pour une fois quelque sympathie pour les Indiens, McCormick explique que *"les Indiens tiennent à leur fusil plus que tout au monde ; on ne leur a jamais demandé de livrer toutes leurs armes car il est connu que cela ne peut conduire qu'à la violence"*.

Pour McCormick, il ne fait aucun doute que la faute de toute l'affaire retombe sur le commandement suprême, les généraux Miles et surtout Brooke, qui n'ont pas respecté les usages dans les relations avec les Indiens et qui ont réclamé de leurs subordonnés une tâche impossible.

Mais naturellement l'origine réelle de la violence qui s'est terminée dans le bain de sang de Wounded Knee, c'est, d'après les autorités militaires chez les victimes elles-mêmes qu'il faut la chercher. Les militaires sont à peu près unanimes sur ce point. Les "guerriers" sioux furent d'abord peu nombreux à déposer leurs fusils comme on leur disait de le faire. Ils commencèrent, explique McCormick, des va-et-vient entre le camp militaire et leur propre campement, se préparant apparemment à résister ou à fuir. D'ailleurs, ajoute McCormick, "les squaws avaient d'avance attelé les mules à leurs chariots et dès le premier coup de feu, elles démarrèrent". Des conciliabules ont aussi eu lieu entre les "squaws" et les hommes qui revenaient près des chariots. En outre, raconte McCormick avec force détails, "lors de la fouille corporelle, on trouva des armes [il s'agit de couteaux, de hachettes, de piquets à tipis, d'alènes et d'épingles] cachées sous les jupes des squaws et des enfants". L'un des journalistes présents sur les lieux a aussi parlé de fusils dissimulés dans les couvertures et de femmes assises sur les armes. Il n'est donc pas étonnant, à lire les seuls comptes rendus des militaires, que tant de femmes et d'enfants aient été tués pendant l'échauffourée. Après tout, ils faisaient partie du complot et étaient donc en quelque sorte des combattants.

Enfin, ajoute le major McCormick, "il faut savoir que dans la première étape de la bataille, les Indiens ont tiré uniquement en direction de leur propre village dans lequel se trouvaient les femmes et les enfants [ils étaient en effet encerclés par les soldats qui les séparaient des femmes], alors qu'aucun soldat n'était placé de manière à pouvoir tirer dans cette direction mais exactement dans la direction opposée".

Il ressort du récit de McCormick que, d'une part, les femmes et les enfants (y compris les nourrissons) qui ont été tués ou blessés dans la "bataille" de Wounded Knee l'ont été en combattant, et d'autre part, qu'ils ont été touchés par leurs propres compatriotes et parents. Comme en outre, le rapport du général Miles de 1891, puis l'enquête du Congrès de 1936-1938, démontrent que la plupart des soldats américains qui ont été tués se trouvaient dans la ligne de tir des mitrailleuses qui étaient derrière eux, un historien facétieux ou "révisionniste" pourrait presque affirmer qu'il n'y eut jamais de massacre à Wounded Knee, et à peine une bataille, puisque chacun des tués le fut par son propre camp !

BATAILLE OU MASSACRE DÉLIBÉRÉ ?

Les deux interprétations sont contemporaines et irréductibles l'une à l'autre. Le correspondant du Nebraska State Journal, William Fitch Kelley, qui se trouva en plein milieu de ce qu'il nomme "une bataille perfide", est catégorique quant à la culpabilité univoque des Indiens : "On donna l'ordre à vingt Indiens d'aller chercher leurs armes. Lorsqu'ils revinrent, on vit qu'ils n'avaient apporté que deux fusils. Un détachement commença alors à fouiller leur village et trouva trente-huit fusils. Lorsque cela fut terminé, les Indiens, entourés par les pelotons K et B, commencèrent à avancer. Soudain, ils se baissèrent en avant pour reprendre leurs armes et commencèrent à tirer. Les soldats étaient en position très difficile, dans la ligne de tir de leurs camarades. Les Indiens hommes, femmes et enfants, coururent alors vers le sud, pour échapper au tir de la batterie. Bientôt, les cavaliers les poursuivirent, tirant des deux mains (...). Je doute qu'avant la nuit, il restât un seul guerrier ou une squaw de toute la bande de Big Foot pour s'expliquer sur cette trahison. Par leurs faits et gestes, les membres du 7^e régiment de cavalerie se sont comportés une fois de plus en héros[6]".

Pour les survivants, comme pour une partie des Blancs qui, sans avoir assisté directement à l'événement, ont écouté de nombreux témoignages, il est toutefois indéniable que l'affaire fut un simple massacre[7] .

L'Association nationale de défense des Indiens a réuni, dès 1891, de nombreux témoignages, dont celui, indirect, de Louis Shandrau, un métis dont le frère avait participé aux événements comme interprète de l'armée et avait lui-même été blessé en s'enfuyant avec les femmes. Selon Louis Shandrau, il est impossible que les Indiens aient un instant pensé attaquer l'armée. "Les soldats qui entouraient les Indiens étaient armés de fusil" à répétition. Ils avaient le doigt sur la détente et chacun visait un Indien de son arme chargée. Les Indiens ne pouvaient pas ne pas savoir qu'au moindre geste, ils seraient tués dans l'instant. Et c'est bien ce qui se passa. Dès le premier coup de feu les soldats tirèrent sur le groupe d'Indiens et les tuèrent sur le coup. S'ils s'étaient arrêtés là, l'affaire aurait été terminée sans trop de dommages. Mais (...) les autres soldats se mirent aussi à tirer sur les Indiens qui avaient déjà été désarmés. Ceux-ci naturellement, cherchèrent à se défendre et se saisirent des armes qui avaient été déposées à terre et de celles qu'ils trouvèrent sur les morts[8]." Faut-il parler de panique chez ces jeunes soldats qui venaient à peine d'être recrutés ? Ou d'une haine des Indiens héritée de leurs aînés dont une partie étaient des rescapés de l'humiliante défaite de Little Big Horn? Cette seconde interprétation n'est pas acceptée par l'armée ; mais comment expliquer autrement l'acharnement avec lequel les jeunes cavaliers exterminèrent systématiquement les femmes et les enfants lakota alors qu'ils se trouvaient séparés par plusieurs centaines de mètres des hommes qui auraient pu se révéler dangereux ?

Les témoignages recueillis tout de suite après l'affaire par l'Association de défense des Indiens sont accablants. Le frère de Louis Shangrau, John, et Battice Granau un autre interprète métis, racontent comment ils virent les femmes exécutées alors qu'elles brandissaient un chiffon blanc ; comment des enfants furent tués à plusieurs kilomètres du site de la "bataille" ; comment un groupe de jeunes filles, entre neuf et dix-neuf ans, furent retrouvées mortes, le visage caché sous

une couverture pour ne pas voir, sans doute, les soldats qui les tuèrent à bout portant. "Tout ceci, écrivit le commissaire aux Affaires indiennes, T.J. Morgan, lors de la première enquête de mars 1891, constitue une charge très sérieuse contre l'armée[9].

En 1936, le secrétaire à la guerre refusera de retenir contre le colonel Forsyth, les charges qui avaient été portées contre lui. Mais, tout de suite après l'événement le général Miles, comme le colonel Forsyth lui-même, avaient corroboré une partie des dires des Indiens. Le soir-même du 29 décembre 1890, un correspondant de l'Associated Press put envoyer, avec l'accord du général Miles, un télégramme à son agence qui concluait ainsi. Les faits obligent à croire que la prétendue bataille de Wounded Knee fut un massacre délibéré[10].

S'il y eut volonté délibérée, c'est alors peut-être comme le soutient une partie de la littérature de l'époque, que Wounded Knee ne fut qu'un épisode dans "la révolte des Sioux", une révolte prévue depuis plus ou moins longtemps selon les auteurs, mais certainement prête à éclater au moment où la Gliosr Dalice atteint la région du Dakota. Or, cette révolte latente reste fort difficile à prouver. La plupart des témoins, y compris les fermiers voisins des réserves, qui auraient été les premiers touchés, reconnaissent que, malgré la tension observée dans les communautés lakota depuis plusieurs mois, malgré la fuite loin des agences des Indiens dits "hostiles" comme Sitting Bull, Crow Dog ou Big Foot, aucun colon blanc n'avait été tué ou molesté, aucun bien appartenant à des Blancs n'avait été détruit. Le pasteur William Cleveland, qui avait été missionnaire chez les Sioux pendant 17 ans et qui venait de prendre sa retraite, fit une enquête à l'issue de laquelle il conclut qu'il n'y avait pas de volonté de guerre chez les Sioux, mais que certains d'entre eux, notamment Sitting Bull, étaient déterminés à quitter complètement les réserves au printemps 1891 pour se réfugier dans les Badlands, et à dénoncer tous les traités qui avaient été conclus et n'avaient pas été observés par le gouvernement des USA[11]. Plutôt que de vouloir "briser" la paix, dit le révérend Cleveland, c'étaient les Indiens qui avaient été brisés, et cela de longue date, par les conditions auxquelles on les avait soumis.

L'ÉCHEVEAU DES CAUSES RÉELLES

Il n'existe aucune preuve irréfutable d'un complot des Blancs, pas plus que des Indiens, et qui aurait conduit directement à Wounded Knee. Ce n'est que par extrapolation que l'historien Paul I. Wellman peut affirmer que le 7ème régiment de cavalerie n'attendait que le premier coup de feu et qu'il attendait depuis quatorze ans le moment de laver le désastre de Custer dans le sang[12]. Plus prudent, Merrill Mates spécule : "Il est probable que, dans cette sorte d'Armageddon de l'Homme Rouge, les pas des vieux fantômes - non seulement ceux de Custer mais aussi ceux de Fetterman, Grattan Little Thunder, Crazy Horse et Sitting Bull - résonnaient aux oreilles des combattants[13]".

Le massacre de Wounded Knee fut sans doute un accident. Mais là ou ailleurs, à cette occasion ou une autre, il semble que l'accident devait se produire. Un vieux contentieux avait préparé les recrues du 7ème régiment de cavalerie à venger pour l'honneur de la nation celui que la légende déjà transformait en héros sacrifié. Un autre contentieux, plus ancien et plus profond, avait aussi préparé les Indiens Lakota, Hunkpapa de Sitting Bull, Miniconjou de Big Foot, Brûlés de Spotted Tail, Oglala de Crazy Horse à venger leurs morts et à imiter les hauts faits de leurs anciens héros.

On peut faire remonter les origines du massacre de Wounded Knee au traité de Fort Laramie de 1851 qui fut le premier pas d'une spoliation et d'une humiliation qui s'amplifièrent au cours du demi-siècle suivant, au point que seule la promesse d'un millénium pouvait apporter quelque réconfort. Il faut remonter pas à pas depuis le meurtre de Sitting Bull, le 15 décembre 1890 à Standing Rock par deux membres de la police indienne - un meurtre que l'agent de la réserve, James McLaughlin déplora malgré la haine et le mépris qu'il éprouvait personnellement pour celui que les Indiens révéraient et qui refusait de reconnaître la suprématie de l'agent; il faut penser à l'état de sous-nutrition et de démoralisation des tribus lakota, confinées depuis 1889 dans un territoire réduit au cinquième de ce qu'il était avant Fort Laramie, et réparti entre cinq agences dirigées, à l'exception de Standing Rock, par des agents du Bureau des Affaires indiennes incompetents, inexpérimentés et corrompus il faut connaître la pauvreté des terres laissées aux

Indiens dans ses réserves, pour la plupart, aux dires de tous les témoins, impropres à l'agriculture et même à l'élevage et dépourvues du gibier qui aurait pu compenser l'insuffisance des "rations" fournies par le gouvernement de plus en plus chichement, malgré les promesses dûment inscrites dans les traités successifs[14] - pour évaluer le degré de frustration des Lakota.

À tous ces maux s'était ajoutée, en 1889 et en 1890, une sécheresse qui avait flétri les récoltes, asséché les points d'eau, tué le bétail. De nombreux fermiers blancs, ruinés, se hâtèrent de quitter la région, mais les Indiens étaient cloués sur place. Il n'est pas un rapport, rédigé avant ou après Wounded Knee, qui n'insiste sur l'insuffisance de nourriture fournie aux Indiens par négligence ou mauvais vouloir, d'abord du gouvernement fédéral qui décida de diminuer l'attribution prévue, ensuite des agents des réserves qui tirèrent un profit personnel des biens qui arrivaient ou qui, simplement, les gérèrent de manière absurde.

C'est le système des "dépouilles" qui est critiqué par les rapports sur les causes de Wounded Knee. Les agents du bureau des Affaires indiennes, nommés par le secrétaire d'Etat à l'Intérieur, dépendaient totalement des résultats des élections présidentielles. À chaque nouvelle élection, le personnel de l'administration était changé, de sorte que même les meilleurs des agents étaient constamment menacés de perdre leur emploi. La politique n'était d'ailleurs pas le seul aléa : des raisons personnelles pouvaient aussi jouer dans la carrière de ces personnages qui, par ailleurs exerçaient une fonction cruciale pour la vie des Indiens des réserves. James McLaughlin se heurta sans cesse au responsable du Bureau des Affaires indiennes, au secrétaire du département de l'intérieur et au secrétaire du département de la Guerre, sans parler de ses démêlés par télégrammes et par lettres presque quotidiennes avec les généraux Miles et Brooke[15].

Depuis le début de la Ghost Dance, en effet, le général Miles menaçait d'envoyer les troupes dans la région de Pine Ridge et de Standing Rock pour faire cesser "les troubles" alors que McLaughlin disait contrôler entièrement une situation qui ne présentait pas de danger immédiat. Finalement, le commandement militaire préféra se ranger à l'avis du "pleutre" agent Royer, de Pine Ridge, et aussi satisfaire la demande des colons qui faisaient pression sur la presse locale, laquelle d'ailleurs grossit l'affaire, pour envoyer, au milieu de décembre, près de la moitié de l'armée américaine en pays lakota[16].

C'est bien une "invasion militaire" que perçurent alors les Hunkpapa, les Miniconjou et les Oglala, et c'est pour fuir l'armée que certains d'entre eux quittèrent leurs villages près des agences pour se mettre à l'abri dans les Bad Lands.

LES HOMMES OU LA TERRE

"Il est infiniment (plus) important qu'il [l'indien] apprenne à protéger et à exploiter une petite ferme, et s'il n'en a pas, à apprendre comment s'en procurer une, que de se voir garanti le droit d'errer sur un vaste territoire qu'il ne sait comment utiliser et dont la possession ne fait que perpétuer une situation qui fait obstacle à tous les efforts pour le civiliser (...) [17]." Telle était en 1889 la position de l'Association pour les droits des Indiens, qui faisait partie avec d'autres, dont certains Indiens acculturés eux-mêmes, de la Lake Mohonk Conference, une organisation qui se réunissait une fois par an dans l'État de New York et qui exerçait une certaine influence au Congrès grâce à des sénateurs ou représentants comme par exemple le sénateur Dawes.

C'est le sénateur Dawes, en effet, qui était l'auteur de la proposition de loi adoptée en 1887, par laquelle les terres des réserves détenues en commun par les tribus devaient être distribuées à raison de quatre-vingts hectares par famille à chaque Indien, de manière à "subvenir aux besoins de sa famille et lui permettre de se débarrasser du résidu, qui de toute manière constituait un mur qui le coupait de ses voisins civilisés (...). Il sera ainsi en contact permanent avec la civilisation qu'il devra embrasser et absorber, ou bien périr[18]". Le traité, qui fut finalement signé par les trois quarts des Sioux du Dakota, comme le voulait l'ancien traité de Fort Laramie de 1868, résultait d'un projet de loi examiné par le Congrès en 1882, selon lequel la grande réserve sioux devait être réduite, découpée et ouverte à la colonisation des Blancs. Pendant sept ans, des commissions successives tentèrent de faire adopter le traité aux Indiens Lakota, mais la loi elle-même fut

adoptée en 1888 sans que les Sioux aient été consultés au préalable. Les parties intéressées étaient "la compagnie de chemin de fer Chicago Milwaukee et St Paul et d'autres associations et personnes privées". Pendant les négociations finales avec les Sioux, dans l'été de 1888, les journaux locaux rendirent compte journalièrement des progrès effectués dans l'abandon par les Indiens de plus de la moitié de leur territoire[19].

Malgré la ferme opposition de l'Association nationale de défense des Indiens rivale de la précédente, qui démontra l'iniquité de la présente loi et de ses précédents, cette dernière fut adoptée, et toutes les mesures prises pour que les Sioux l'acceptent. Il ne servit à rien de remontrer aux membres du Congrès que le prix offert aux Indiens pour leurs terres était honteusement inférieur à leur valeur réelle et que, d'ailleurs, l'indemnité due depuis 1876 pour la cession des Black Hills n'ayant jamais été versée, l'argent proposé en 1889 n'était que le paiement à terme pour des terres cédées depuis longtemps, les nouvelles terres étant donc acquises pour rien[20].

Depuis que, le 1er mai 1888, les habitants du territoire du Dakota avaient été informés par un télégramme que le président Cleveland venait de signer la loi qui découpait la grande réserve sioux et l'ouvrait à la colonisation, "une joie intense se répandit dans tout le Territoire, particulièrement dans les établissements installés le long du Missouri. Les habitants de ces districts organisèrent des fêtes officielles pour exprimer leur satisfaction". L'objet réel de cette loi, poursuit l'historien George Kingsbury, qui écrit quelques années seulement après les événements, "était de diviser cette grande tribu de telle manière qu'elle ne puisse plus jamais s'unir et attaquer les Blancs[21]".

Une activité fébrile suivit immédiatement la division de la réserve en cinq petites unités. D'une part, de nouveaux agents et des policiers furent installés dans les nouvelles agences du Bureau des Affaires indiennes, d'autre part, dans les communautés blanches du Territoire, on se prépara à l'acte fondamental qu'on réclamait depuis longtemps : l'Omnibus Act, qui créait de nouveaux États dans l'Ouest, et qui transforma le régime de semi-colonie du territoire du Dakota en celui de deux états de plein droit, le Dakota du Sud et le Dakota du Nord, inclus désormais dans l'ensemble des États-Unis. La civilisation avait bien progressé au Dakota, comme l'avaient ardemment souhaité les partisans de "l'ouverture" de la Grande Réserve sioux à la colonisation.

Ce moment était en fait attendu depuis 1876, lorsque les Sioux avaient cédé les Black Hills, porteuses d'or, au gouvernement fédéral. Alors, les mineurs et les fermiers qui vinrent s'y installer n'eurent de cesse que leur légion soit directement reliée aux territoires américains de l'Est. Les grandes compagnies d'éleveurs, qui prospéraient dans les années 1870, voulaient étendre leurs pâturages et les compagnies de chemin de fer avaient déjà construit des lignes jusqu'à Pierre et Chamberlain, à l'est du Dakota, en attendant de pouvoir les prolonger jusqu'à Rapid City, ou au-delà[22]. En 1889 la propriété des Indiens Lakota était donc en grande partie passée aux mains du gouvernement fédéral, qui la mit immédiatement en vente. Le chemin de fer, premier bénéficiaire de la cession foncière, pouvait se livrer à la spéculation et aussi progresser vers l'ouest, porteur d'une civilisation que, semblait-il, il ne tenait qu'aux Indiens d'adopter pour susciter en eux-mêmes l'homme nouveau.

Certes, dans les quelques semaines qui suivirent Wounded Knee, tous les Indiens "hostiles", encerclés de plus en plus près par les troupes du général Miles, finirent par se rendre et, le 15 janvier 1891, "quatre mille Indiens, quelque sept mille chevaux, plus de cinq cents chariots, deux cent cinquante travois défilèrent sur deux colonnes à travers les Bad Lands pour rejoindre l'agence de Pine Ridge. Cette nuit-là, leur campement s'étendait sur six kilomètres des deux côtés de la rivière de White Clay[23]".

Wounded Knee, loin d'être oublié ou relégué au rang de défaite honteuse par les survivants et leurs descendants, reste comme une marque au fer rouge dans leur propre histoire. Il est certes probable que, parmi les récits qui en restent, beaucoup portent la trace de l'exagération que certains faits ont été déformés par l'insuffisance inévitable de l'histoire orale, surtout lorsqu'elle est indirectement transmise. Contrairement à un traité ou à un projet de loi contrairement, même à

certaines "guerres indiennes", où les officiers de l'armée américaine ont reçu des ordres clairs et ont conservé sans défaillance le contrôle de leurs troupes, Wounded Knee a des aspects lacunaires des faits et des chiffres controversés, et l'historien ne dispose que d'un corpus incohérent, où les documents officiels traduisent le caractère partial des sources sur lesquelles ils sont fondés.

Le docteur Charles Eastman, qui les accompagna sur les lieux du massacre, raconte que les ouvriers du transport et les soldats prirent sur les cadavres de nombreux objets en souvenir avant de les enterrer. D'autre part, la confusion sur le nombre de tués parmi les Indiens s'accroît lorsque l'on fait entrer en scène ces ouvriers. Leur chef, Paddy Starr, se fit payer pour cent soixante-huit cadavres, alors que l'un de ses employés, William Peano, soutint qu'il avait compté vingt-quatre vieillards, six petits garçons, sept bébés dans les langes et cent deux hommes, femmes et jeunes gens au-dessus de dix ans, en tout cent quarante-six cadavres, auxquels il faut ajouter ceux qui furent retrouvés plusieurs semaines plus tard et ceux qui moururent de leurs blessures à l'hôpital de fortune installé par l'évêque Hare à l'agence de Pine Ridge[24].

L'imprécision sur le chiffre des morts ne posa un réel problème que lorsque les survivants réclamèrent une indemnité. Ce qui est le plus frappant, c'est l'anonymat dans lequel furent laissées la plupart des victimes enterrées dans la fosse commune de Wounded Knee. Ce qui devrait aussi troubler l'historien c'est que Wounded Knee n'est nulle part traité comme un épisode de l'histoire américaine en général, mais comme le dernier incident des luttes sur la Frontière. Le surintendant au recensement venait, d'ailleurs, la même année, de proclamer close l'ère de la Frontière. Wounded Knee se trouve ainsi à la charnière d'une époque révolue où les Américains se sont perçus comme les représentants d'une civilisation agraire idéale, porteuse d'une mission civilisatrice, et celle de l'ère industrielle urbaine qui retentit déjà, dans le dernier tiers du XIX^{ème} siècle, des violents conflits sociaux engendrés par le capitalisme industriel. Wounded Knee est ainsi entouré du halo du mythe aventureux de la Frontière, en même temps qu'il figure, pour la nation en crise de croissance, une sorte de rite expiatoire. C'est avec ce statut, peut-être, que Wounded Knee, objet de mémoire, doit entrer dans l'Histoire des États-Unis.

[1] Voir Michael A. Sievers, "The Historiography of Wounded Knee", *South Dakota History* v.6 (hiver 1975), pp. 33-54. L'affaire de Wounded Knee trouva un écho immédiat dans toute la presse des États-Unis. Dans le numéro du 15 janvier 1891 de *The Nation*, on trouve plusieurs lettres indignées de lecteurs. L'un d'entre eux écrit "Pourquoi diable cette grande nation irait-elle faire la guerre contre une poignée de gens qui sont entièrement sous sa domination ?"

[2] "The Ghost Dance Religion and the Sioux Outbreak of 189", *Fourteenth Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1892-1893*, Washington, D.C., 1896, pp. 653-1110.

[3] Cité par James McGregor, *The Wounded Knee Massacre from the Viewpoint of the Sioux*, Baltimore, 1940, pp.103-107. Voir aussi les témoignages réunis par l'armée dans US Adjutant General's Office. *Reports and Correspondance Relative to the Army Investigations of the Battle at Wounded Knee and the Sioux Campaign of 1890-1891*. Washington DC, Microfilm, National Archives.

[4] Frank Zahn, *The Crimson Carnage of Wounded Knee; an Astounding Story of human Slaughter* (1940), 1967.

[5] Merrill Mates, "The Enigma of Wounded Knee" *Plains Anthropologist*, v.5, n°9 (mai 1960) pp. 5-9, et Stanley Vestal, *Sitting Bull, Champion of the Sioux: A Biography* Boston, 1932, p. 294: "Aucun civil ne fut tué, scalpé ou même molesté ; aucune déprédation ne fut commise."

[6] William Fitch Kelley, Pine Ridge 1890; an Eyewitness Account of the Events Surrounding the Fighting at Wounded Knee, publié par Pierre Bovis, San Francisco, 1971, pp.187-190. On trouve à peu près la même version dans ED Scott, "Wounded Knee a Look at the Record" Field Artillery Journal 29, n°1 (janvier-février 1939), p.23: "L'attaque des Sioux contre les soldats fut tout aussi perfide que celles de toutes les guerres indiennes du passé." Pour Frank Fiske, The Taming of the Sioux, Bismarck N.D., 1917, c'est un vieillard qui criant "tuez les soldats" tira le premier coup de feu (pp 172-173).

[7] Rapporté par Daniel H. Bell, le 3 juin 1936, devant la commission du Congrès chargée d'enquêter en vue d'indemniser les victimes : House Committee on Indian Affairs, Sioux Indians, Wounded Knee Massacre Hearings Before the Subcommittee... on House of Representatives 2535... Washington DC, 1938. On retrouve cette interprétation chez un grand nombre d'historiens; voir Stanley Vestal, New Sources of Indian History, 1850-1891, Norman, Okl, 1934, et Ralph Andrist, The Long Death; The Last Days of the Plain Indians, New York et Londres, 1964. Cependant, George E. Hyde, dans A Sioux Chronicle, Norman 1956 p.299, écrit que "plusieurs adeptes fanatiques de la Ghost Dance attendaient avec impatience le bon moment pour attaquer les Blancs". Voir aussi Robert Utley, The Indian Frontier of the American West, 1846-1890, Albuquerque, 1984, p.133.

[8] Récits de Two Strike, chef des Sioux Brûlés, de American Horse et de Louis Shandrau à T.A. Bland, le secrétaire de la National Indian Defense Association, dans T.A. Bland, The Late Military Invasion of the Some of the Sioux, Washington DC, 1891, pp.8, 9, 23, 24.

[9] Ibid, p.16. Bland dit aussi que tous les survivants qu'il a interrogés imputent le premier coup de feu à "un jeune fou".

[10] Ibid, pp.17-18.

[11] Indian Rights Association, Ninth Annual Report, 1891: "An Independent Investigation of the Recent Disturbances on the Sioux, Washington DC, 1892, pp.25-33.

[12] Paul I. Wellman, Death on the Prairie: The Thirty Years' Struggle for the Western Plains, New York, 1934, p. 276.

[13] Merrill Mates, op cit, p.9. La thèse du désir de revanche du 7ème régiment de cavalerie est avancée par de nombreux témoins Sioux et reprise par plusieurs historiens: Dorothy M. Johnson, "Ghost Dance: Last Hope of the Sioux" Montana, The Magazine of Western History, 6, n°3 (été 1956), Virginia Johnson, The Unregimented General: A Biography of Nelson A. Miles, Boston, 1962, et E.A. Brininstool, Fighting Indian Warriors : True Tales 1953.

[14] La situation est décrite en détail aussi bien par les agents des réserves et leur supérieur, le commissaire aux Affaires Indiennes, que par les deux plus importantes associations pro-indiennes. Voir notamment le rapport de Ralph H. Case au comité d'enquête du Congrès de 1936, op.cit, p.14 et les rapports du commissaire T.J.Morgan en 1890 et 1891, Annual Reports, 1890, 1891.

[15] Georges Kingsbury, History of Dakota Territory, 5 vol., Chicago, 1915, v.1, pp.805-830. Dans les Papers de McLaughlin, se trouve une lettre du secrétaire à l'Intérieur, John M. Noble, adressée au commissaire des Affaires indiennes. Le 30 décembre 1890, dans laquelle Noble s'insurge contre "la prétention de McLaughlin à avoir arrêté Sitting Bull avec la seule aide de la police indienne. Ce fut l'œuvre exclusive de l'armée". La correspondance de McLaughlin est truffée de lettres plus ou moins aigres entre les civils et les militaires, et entre le Bureau des Affaires indiennes et le ministre de l'Intérieur dont le Bureau dépend. Le rapport du secrétaire de la Guerre de 1891 énumère dix causes des "troubles du Messie" (la Ghost Dance) : chacune commence par "l'échec du gouvernement...", cité par Mooney, op. cit., pp. 833 sq.

[16] Le 29 novembre, James McLaughlin protestait auprès du commissaire aux Affaires indiennes, T.J. Morgan, parce que l'armée avait envoyé William Cody (Buffalo Bill) pour arrêter Sitting Bull.

"Je déplore que les journaux diffusent par tout des nouvelles qui sont très exagérées et, dans plus d'un cas, complètement fausses. Ils provoquent une panique inutile parmi les colons du voisinage et ils ont en outre tendance à susciter l'hostilité des Indiens et à leur faire refuse d'obéir aux ordres... ".

[17] Indian Rights Association, Seveth Annual Report (1889), pp. 24-25.

[18] Ibid, p.29

[19] T.A. Bland (Indian Defence Association), A History of the Sioux Agreement, Washington DC, 1889.

[20] Ibid, p.12.

[21] George Kingsbury, History of Dakota Territory, v.3, p. 57.

[22] Robert F.Karolevitz, Challenge. The South Dakota Story, Sioux Falis, S.D., 1975, p.192.

[23] Forrest W.Seymour, Sitanka. The Full Story of Wounded Krree, West Hanover, Mass., 1981, p.183.

[24] Ibid., pp.184-185

XXX

<http://www.notrefamille.com/v2/editorial/8-mai.html>

"En mai, fleurs au verger font en automne la destinée."

Le 8 mai 1973 : fin de la révolte des Sioux à Wounded Knee



Les 120 indiens Sioux de la réserve de Pine Ridge dans le Dakota acceptent de quitter Wounded Knee qu'ils occupent depuis 69 jours. Les Indiens se sont révoltés contre le gouvernement américain. Ils accusent celui-ci de violer les traités et leurs droits civiques demandant l'ouverture d'une enquête sur leur situation dramatique.

Ils mettent au défi les autorités de répéter le massacre du 29 décembre 1890.

Ce jour là, à Wounded Knee, la tribu des Sioux Minniconjous est décimée par l'armée américaine. Animés d'intentions pacifiques, les 350 indiens Minniconjous viennent, sous la conduite de leur chef Big Foot, faire leur soumission au général Forsyth. Lors du désarmement des guerriers, un incident survient avec Coyotte-Noir, un jeune indien sourd. Les militaires déclenchent une tuerie générale. Hommes, femmes et enfants s'enfuient en courant. Les soldats, ivres pour la plupart, tirent avec leurs mitrailleuses Hotchkiss sur les indiens désarmés. Ce carnage fait près de 300 morts selon l'estimation de l'époque. Les victimes sont laissées sur place puis enterrées dans une énorme fosse commune. Les sioux blessés, 4 hommes et 47 femmes et enfants sont emmenés à Pine Ridge. Cet acte, parmi les plus odieux de l'armée américaine, marque la fin des guerres indiennes. Trompés, décimés, épuisés, les indiens se soumettent et sont parqués comme des animaux dans des réserves où beaucoup y trouvent la mort. Les autres sont condamnés à la faim et à l'indifférence.

XXX

http://www.lemonde.fr/ameriques/article/2007/12/22/les-indiens-de-la-tribu-des-lakotas-ne-veulent-plus-etre-citoyens-des-etats-unis_992622_3222.html

Les Indiens de la tribu des Lakotas ne veulent plus être citoyens des Etats-Unis

Le Monde | 22.12.2007 à 14h30 • Mis à jour le 22.10.2012 à 22h07 |

Par Corine Lesnes - (Washington, correspondante)

Un groupe d'Indiens Lakotas a décidé de faire sécession des Etats-Unis. Une délégation est venue en informer les autorités américaines le 17 décembre à Washington. Leur responsable, l'écrivain, acteur et militant Russell Means, a remis à un fonctionnaire du département d'Etat une lettre annonçant leur décision de rompre les traités signés en 1851 et 1868. "Nous ne sommes plus citoyens des Etats-Unis", a expliqué Russell Means lors d'une conférence de presse organisée dans une église de Washington.

Le gouvernement américain n'a pas réagi à ce geste, dont la portée devrait être limitée. Le groupe sécessionniste a fait part de son intention de distribuer des passeports et des permis de conduire, mais il ne représente pas les dirigeants tribaux. M. Means, qui avait tenté de se faire porter à la présidence des Sioux Oglala en 2006, n'a pas été élu. Dans sa conférence de presse tenue en présence de l'ambassadeur de Bolivie à Washington - lequel a déclaré soutenir la démarche des activistes -, il a reconnu que l'initiative ne faisait pas l'unanimité.

"Je veux souligner que nous ne représentons pas les collaborateurs, les "Indiens de Vichy", et les gouvernements tribaux mis en place par les Etats-Unis d'Amérique pour assurer notre pauvreté et le vol de nos terres et de nos ressources", a-t-il dit. Les Lakotas sont l'une des tribus qui forment la nation Sioux. Ses membres sont parmi les plus déshérités des Etats-Unis. La réserve de Pine Ridge, dans le Dakota du Sud, connaît un taux de sous-développement comparable au tiers-monde : 97 % des habitants vivent sous le seuil de pauvreté, 85 % sont sans emploi et l'espérance de vie des hommes est de 44 ans. En 1980, les Lakotas ont refusé un règlement à l'amiable qui ne leur octroyait pas de terres, mais une somme de 122 millions de dollars. Située dans les grandes plaines, à l'écart du tourisme, la réserve n'a pas profité de la manne des casinos dont ont bénéficié d'autres tribus.

Corine Lesnes - (Washington, correspondante)

XXX

https://fr.wikipedia.org/wiki/Russell_Means

Russell Means né le 10 novembre 1939, et mort le 22 octobre 2012[1], est un représentant des Lakota-Oglala, amérindiens couramment et improprement dénommés Sioux. Il s'est également illustré en tant qu'acteur dans divers films ou séries : Le Dernier des Mohicans, Into the West ...

S'appuyant sur tous les traités signés avec les États-Unis que ces derniers n'ont jamais respectés, il revendique au nom de son peuple la propriété du Lakota, territoire situé dans le nord-ouest des États-Unis qui comprend notamment des régions du Nebraska, du Dakota du Sud, du Dakota du Nord, du Montana et du Wyoming. Les Lakotas, dont firent partie, entre autres, les grands chefs Sitting Bull et Crazy Horse, ont été l'une des nations à infliger une défaite à l'armée américaine lors de la bataille de Little Big Horn en 1876 dans le Montana.

Russell Means, un Sioux Oglala, est né dans la réserve de Pine Ridge en 1939[2]. Ses deux parents ont été éduqués à la Carlisle Indian Industrial School. En 1942, la famille de Means déménage dans la région de la baie de San Francisco. Means entre à la San Leandro High School, et reçoit son diplôme en 1958[3].

Avec l'AIM

En 1968, Means rejoint l'American Indian Movement. Il est fondateur des sections Cleveland et

Dakota[4] et devient rapidement un de ses principaux leaders. En 1969, il se joint à un groupe de natifs pour occuper l'île d'Alcatraz pour une durée de 19 mois[5]. Il est nommé comme premier dirigeant du groupe en 1970. Plus tard cette année-là, Means est l'un des leaders de l'occupation par l'AIM du Mont Rushmore. En 1972, il participe à l'occupation par l'AIM du Bureau des Affaires Indiennes à Washington, D.C., et en 1973 il conduit l'occupation de Wounded Knee, qui devient la plus célèbre action du groupe.

En 1974 Means est candidat pour la première fois à la présidence de sa tribu Oglala Sioux, contre Dick Wilson. Bien que le résultat officiel donne Wilson vainqueur avec deux cents voix supplémentaires, Means l'accuse de fraude massive et d'intimidation. Une enquête effectuée par un tribunal fédéral donne raison à Means et ordonne un nouveau scrutin. Toutefois le gouvernement de Wilson refuse d'exécuter cette décision et la cour renonce à faire appliquer le verdict. En 1977 Means crée les bureaux du Conseil des traités internationaux indiens aux Nations Unies et contribue à créer d'importantes institutions alternatives dans la réserve de Pine Ridge, comme la station de radio KILI et le centre médical Porcupine.

Dans les années 1980, l'AIM se divise en plusieurs factions concurrentes. Cette division se produit après le soutien apporté par Means au groupe indien miskito MISURASATA (appelé plus tard YATAMA) au Nicaragua. Means voyage sur la côte Atlantique du Nicaragua en 1985 et 1986 dans un but d'information. À cette époque le Grand Conseil (Grand Governing Council) de l'AIM lui demande de cesser de se présenter comme un dirigeant de l'AIM, mais d'autres parties du mouvement continuent de le soutenir et de s'aligner sur ses positions.

En 1988, la faction dirigée par les frères Bellecourt déclare que Means a publiquement démissionné de l'AIM au moins six fois, la première en 1974[6]. En 2004 le site internet de Means affirme qu'à cette époque il est membre du département Colorado de l'AIM[7], qui est associée avec la faction rivale. Means fait équipe avec l'activiste controversé Ward Churchill, qui a intronisé Means en 1987 lors de la campagne très animée pour la direction du parti libertarien contre le Député Ron Paul[8]. Il est battu par Ron Paul qui retourne ensuite au parti républicain.

Les autres engagements politiques[modifier | modifier le code]Depuis la fin des années 1970, Means a souvent soutenu les causes politiques libertariennes, ce qui le met en conflit avec plusieurs autres leaders de l'AIM. En 1986 Means voyage au Nicaragua pour exprimer son soutien aux Indiens Miskito qui étaient allés avec les contras financés par les États Unis contre le gouvernement nicaraguayen. En 1987 Means brigue la nomination du Parti libertarien pour la candidature à la présidence des États Unis et obtient un soutien considérable au sein de ce parti (il finit deuxième avec 31,41 % des voix),[9], mais est finalement battu par Ron Paul[10].

En 2001 Means est candidat indépendant à l'élection du Gouverneur du Nouveau-Mexique, mais il est écarté du scrutin à cause de problèmes de procédure. À la place, il est de nouveau candidat à la présidence des Sioux Oglagla avec l'aide de Twila Lebeaux. Élection perdue de peu contre John Yellow Bird Steele. Means se bat contre l'emploi du terme de « Natif américain » auquel il préfère celui d'« Indien américain ». Il soutient que l'usage du mot Indien dérive non pas d'une confusion avec l'Inde mais de l'expression italienne In Dio, qui signifie « en Dieu »."[11].

Il affirme également que puisque les traités et les autres documents légaux emploient le terme d'« Indien » et non celui de « Natif américain », l'utilisation du terme d'Indien peut aider le peuple indien à combler les lacunes juridiques pour regagner leur terre.

Après la Déclaration (non contraignante) de l'ONU sur les Droits des peuples indigènes, en septembre 2007, un groupe d'activistes indiens américains présente une lettre au département des États-Unis indiquant leur retrait de tous les traités passés avec le gouvernement des États-Unis, et engage un processus d'entrée en contact avec des gouvernements étrangers pour solliciter leur soutien.

Le 20 décembre 2007 Means annonce avec un petit groupe de Sioux Lakota le retrait de tous les traités passés avec le gouvernement des États-Unis[12]. Means et une délégation d'activistes

déclare l'indépendance de la République Lakota, avec une souveraineté qui s'étend sur des milliers de kilomètres carrés au Dakota du Sud, Dakota du Nord, Nebraska, Wyoming et Montana[13]. Le site internet de la République Lakota[14] affirme que leur groupe est soutenu par ce qu'ils nomment les « conseils traditionnels des traités » de huit communautés. Toutefois ils admettent que leur délégation n'agit pas au nom des gouvernements tribaux élus, ou comme il les appelle, au nom des « Indiens IRA », ou des autres peuples Lakota refusant d'être libres. Means affirme également que son groupe ne « représente par les collaborateurs, les Indiens vichystes et ces gouvernements tribaux mis en place par le gouvernement des États-Unis d'Amérique », comparant les chefs tribaux au gouvernement français qui collabora avec les nazis pendant l'Occupation[15].

Le 8 janvier 2008, deux chefs de tribu Lakota émettent une déclaration écrite contre tout projet de rejet des traités passés avec les États-Unis, partant du principe que l'enjeu était le renforcement des traités existants

XXX

http://www.lemonde.fr/culture/article/2012/10/22/l-acteur-et-militant-sioux-russell-means-est-mort_1779365_3246.html

L'acteur et militant sioux Russell Means est mort

Le Monde | 22.10.2012 à 22h19

Le militant sioux Russell Means, qui a attiré l'attention du grand public sur les revendications des Indiens d'Amérique dans les années 1970 avant de jouer dans des films comme Le Dernier des Mohicans, est décédé lundi 22 octobre à l'âge de 72 ans.

"Notre père et mari marche à présent aux côtés de nos ancêtres", a écrit sa famille dans un communiqué diffusé sur le site internet de Russell Means. "Il a entamé ce voyage vers le monde des esprits à 04 h 44, avec l'Etoile du Matin, dans son ranch de Porcupine", dans le Dakota du Sud (nord des Etats-Unis)".

Homme à la vie personnelle tumultueuse et connu pour son goût de la célébrité, Russell Means a été l'un des premiers dirigeants du mouvement pour les droits des Indiens d'Amérique, avant de se faire connaître à Hollywood dans des films également consacrés aux peuples indigènes.

Dans une note écrite deux jours avant sa mort, Means appelait ses fans à dédier une partie de leur temps "au travail sur lequel j'ai tenté de m'engager toute ma vie : la libération et la liberté pour mon peuple lakota, pour toutes les populations indigènes et, en fait, pour TOUS les gens".

XXX

XXX

<http://woglakapi.free.fr/sioux/pages/wdknee19.htm>

WOUNDED KNEE 1973

Au début des années 70, le gouvernement américain entreprend de déstabiliser et neutraliser l'American Indian Movement (AIM) .

De février à mai 1973, des traditionalistes indiens dont Dennis BANKS et Russell MEANS, leaders de l'AIM, occupent le hameau de Wounded Knee situé sur la réserve indienne de Pine Ridge (Dakota du Sud) afin de protester contre le régime de terreur instauré par le président tribal "progressiste" et corrompu Dick Wilson et sa milice paramilitaire privée recevant secrètement

armes et munitions sophistiquées du FBI.

A la fin de l'occupation, et contrairement aux engagements qu'il avait pris lors des négociations avec les occupants, le gouvernement américain procède immédiatement à de multiples arrestations et accable le leadership de l'AIM à l'aide de procès truqués et d'emprisonnements arbitraires.

MATHIEW KING RACONTE :

« L'occupation de Wounded Knee en 1973 était une question de survie. Nous nous sommes saisis de nos armes car c'était notre devoir d'assurer la survie de notre peuple. Nous devons survivre. Il fallait que nous fassions savoir au monde la façon dont notre peuple était peu à peu anéanti. Le gouvernement des États-Unis ne peut dissimuler ce qu'il nous a fait subir. Le monde doit savoir.

Aujourd'hui, le monde sait.

Il est de notre devoir de redevenir un peuple libre, de former une nation parmi les autres nations du monde. Nous sommes une nation au sens où l'Organisation des Nations Unies l'entend. Nous disposons d'une langue, d'une religion, d'un territoire, d'une histoire ; notre culture remonte à la nuit des temps. C'est plus que le gouvernement américain peut prétendre. Votre langue est celle d'une autre nation et votre religion a été empruntée à une autre civilisation ; vous n'avez rien créé en ce domaine, Et vos terres ont été prises à d'autres également. À nous !

Les Indiens forment un peuple magnifique épris de paix. Chacun d'entre nous est un leader né. Nous avons beaucoup à apprendre au monde, nous avons tant de choses à offrir aux autres nations. Nous voulons occuper notre place parmi elles. Vous ne pouvez nous masquer aux yeux du monde.

Nous devons mettre un terme au massacre de notre peuple. Ainsi, en 1973, nous avons repris une petite partie du territoire qui nous appartenait, ici dans la réserve de Pine Ridge, la colline sacrée de Wounded Knee. Il s'agit du lieu même où Big Foot et sa bande furent abattus en 1890.

Telle est la raison pour laquelle nous choisîmes d'occuper Wounded Knee. Nous n'avions pas l'intention de nous servir de nos armes. Les hommes du FBI nous avaient encerclés. J'étais présent avec les Anciens ; nous assumions un rôle de conciliateurs. Nos guerriers vinrent me trouver pour me demander ce qu'ils devaient faire. « La Pipe, la Pipe Sacrée, leur répondis-je. Elle est plus puissante que n'importe quel fusil, plus puissante même qu'une bombe atomique ! »

Nous avons résisté soixante et onze jours. Et les fusils n'y étaient pour rien. Le pouvoir de la Pipe nous y aida, le pouvoir surnaturel de Dieu, De cette façon, nous avons pu éviter un nouveau massacre. Il y eut des blessés, quelques morts, mais nous observâmes le précepte de Dieu. Survivre. Après l'occupation, un grand nombre de nos guerriers furent arrêtés et jetés en prison. Leonard Peltier et les autres. Accusations inventées de toutes pièces. Peu leur importait qui ils avaient capturé. Il leur fallait un Indien, attraper n'importe lequel. Telle est la justice de l'homme blanc.

Mais nous avons survécu et nous continuerons de survivre. C'est ça Wounded Knee, Survivre. »

XXX

<http://woglakapi.free.fr/sioux/pages/lpeltier.htm>

LEONARD PELTIER - UN MILITANT CONDAMNE SANS PREUVES

Incarcéré depuis vingt-cinq ans au pénitencier de Leavenworth, Kansas, Leonard Peltier connaît le sort peu enviable des prisonniers politiques. A 58 ans, ce Sioux Lakota aura tout subi. Tentative d'assassinat, harcèlement, quartier d'isolement, brutalités constantes. Faute de soins médicaux, une fracture de la mâchoire en a fait un impotent incapable de mastiquer sa nourriture. Pour quelles raisons ? Il faut remonter aux années soixante-dix, durant lesquelles le FBI faisait la guerre aux activistes de la cause indienne.

En 1975, deux agents fédéraux sont assassinés sur la réserve de Pine Ridge, dans le Dakota du Sud. Leonard Peltier est alors arrêté par la police montée canadienne. Le FBI obtient l'extradition de ce membre influent de l'American Indian Movement. Procès bâclé, preuves fabriquées, témoignages frauduleux, tout est mis en oeuvre pour neutraliser ce «guerrier» pacifiste, symbole de la lutte contre le racisme, défenseur des droits d'un peuple que le président américain Ulysses Grant (1822-1885) souhaitait voir disparaître de la terre !!!

Rigoberta Menchù Tum, prix Nobel de la paix, ambassadeur de l'Unesco pour les droits des peuples indigènes, lui adressait récemment ce message: «Votre résistance est un exemple pour nous tous.» Le cardinal Desmond Tutu et Danielle Mitterrand, présidente de l'ONG France-Libertés, lui ont rendu visite pour l'assurer de leur soutien. Et des milliers de personnalités ou d'anonymes militent pour sa libération. Les preuves à décharge s'accumulent, mais le tribunal confirme la condamnation à perpétuité.

Un recours en grâce a été déposé par son avocat en 1993 et Bill Clinton a admis que le dossier devait être réexaminé. En attendant, le silence continue de peser sur cet homme comme il pèse sur le sort des Indiens d'Amérique.

XXX

https://fr.wikipedia.org/wiki/Leonard_Peltier

Leonard Peltier

Naissance 12 septembre 1944 (1944-09-12) (69 ans)
Grand Forks, Dakota du Nord
États-Unis
Nationalité Américaine
Activité principale Activiste amérindien

Compléments

Incarcéré depuis 1976 et condamné à deux peines de perpétuité

Leonard Peltier est un militant amérindien (Native American) anishinaabe/lakota, né le 12 septembre 1944, incarcéré depuis 1976 et condamné à deux peines à perpétuité. Il est membre de l'American Indian Movement.

L'organisation Amnesty International le considère comme un prisonnier politique, qui « devrait être libéré immédiatement et sans condition ».

L'affaire

Le 25 juin 1975, Jack R. Coler et Ronald A. Williams, des agents spéciaux du FBI recherchant pour interrogatoire un jeune homme à la suite de l'attaque de deux ranchs sont tués dans une fusillade dans la réserve indienne de Pine Ridge dans le Dakota du Sud.

On retrouve les empreintes de Leonard Peltier sur les affaires des agents tués et le 22 décembre 1975, il devient la 335e personne à être inscrite sur la liste des dix fugitifs les plus recherchés du FBI.

La Gendarmerie royale du Canada l'arrête à Hinton en Alberta le 6 février 1976.

Leonard Peltier a été inculpé de l'assassinat de ces deux agents du FBI puis condamné à deux peines consécutives de prison à perpétuité le 2 juin 1977 à Fargo (Dakota du Nord). Il est incarcéré au pénitencier fédéral de Lewisburg, Pennsylvanie. Il n'a pas bénéficié de la révision de son procès.

Toutefois, ses partisans disent que :

son arrestation et son extradition du Canada auraient été obtenues sur la présentation de dépositions, obtenues par le FBI, de Myrtle Poor Bear, une jeune femme indienne dont le témoignage sera écarté par le juge sur la base d'instabilité mentale au moment du procès de Peltier ;

ses avocats se sont vu imposer des restrictions dans leur argumentation et n'ont pas été autorisés à présenter des témoins lors de son procès.

Affiche :

« Arrêtez la terreur à Pine Ridge ! » Article du n° 2 d'*Osawatimie* (printemps 1975), journal clandestin du Weather Underground, consacré à la répression de l'American Indian Movement dans la réserve amérindienne. La même année, Peltier y fut arrêté et incarcéré, accusé du meurtre de deux agents du FBI. L'article, lui, affirme que depuis le 1er mars 1975, **deux ans après la révolte de Wounded Knee, sept membres ou sympathisants de l'AIM, dont deux femmes et un enfant, ont été assassinés.**



Les recours

Les avocats de Peltier ont déposé une nouvelle plainte dans le cadre de la Loi sur la Liberté de l'Information, pour obtenir la déclassification de plus de 170 000 pages sur cette affaire, qui sont toujours classées par le FBI et la CIA pour des raisons de « sécurité nationale ». Le but de cette action étant d'obtenir de nouvelles preuves, ce qui permettrait de ramener le cas Peltier devant différentes cours de justice. Le FBI a remis en juillet 2002 plus de 30 000 pages à la défense permettant à l'équipe légale de Peltier de travailler sur un appel devant une cour fédérale. Mais jusqu'à présent, le FBI retient toujours plus de 140 000 pages.

La dernière action en justice a été déposée, en avril 2002, dans le cadre du droit civil américain. Leonard Peltier et ses avocats ont décidé d'attaquer le FBI pour son rôle dans cette affaire depuis 1975.

Depuis près de 30 ans, plusieurs personnalités à travers le monde (Nelson Mandela, Rigoberta Menchú, Chef Arvol Looking Horse, Mgr Desmond Tutu, Rockin' Squat, Médine, Pyroman, les groupes Rage Against the Machine, Tagada Jones, Les Ramoneurs de menhirs ou encore le chanteur Renaud), le poète Français Serge PEY, ainsi que des millions d'anonymes, réclament la libération de Leonard Peltier.

Vivienne Westwood milite activement pour sa libération à travers chaque collection sur les supports médias remis à la presse, au public de l'industrie textile et plus visiblement au cœur de ses créations. Pour la créatrice de mode, « Leonard Peltier is innocent » un slogan que l'on retrouve imprimé au fusain sur des rubans, robes, accessoires sur l'ensemble de ses créations ; c'est la seule créatrice connue à ce jour qui canalise clairement son engagement personnel pour Leonard Peltier.

Lors de sa réélection, Bill Clinton avait assuré qu'il « n'oublierait pas Leonard Peltier » sans avoir donné à Leonard Peltier la clémence présidentielle.

Durant la première quinzaine de janvier 2009, le site américain Change.org qui promeut l'élaboration d'une liste de mesures d'urgence à soumettre au Président élu Obama classe en 12^e position sa libération immédiate[1].

Le jeudi 8 janvier 2009, Leonard Peltier est informé de son transfert[2] du pénitencier de Leavenworth au Kansas pour la prison de Lewisburg située en Pennsylvanie et ce dès lundi 12 janvier 2009. Dans la même missive, il lui est accordé le droit de solliciter une libération conditionnelle en février 2009. Peu de jours après son arrivée au Canaan Federal Penitentiary, [3] Leonard Peltier a été pris à partie par des prisonniers et est sévèrement blessé. Ne voulant pas dénoncer ses agresseurs, il n'est pas considéré comme victime par le système pénitentiaire, et est donc placé en confinement avec un seul repas par jour. Ses jours seraient en danger selon son site officiel, qui rappelle que Leonard Peltier est diabétique, et qu'un tel traitement met en jeu sa santé.

Citations[

« *Le futur appartient au créateur seulement et c'est le créateur qui le donne à la jeunesse.* »
« *Mon crime est d'être indien. Quel est le vôtre ?* »

XXX

<http://www.legrandsoir.info/Un-prisonnier-politique-sioux-aux-Etats-Unis-Leonard-Peltier.html>

17 juin 2010

Un prisonnier politique sioux aux Etats-Unis, Leonard Peltier
colette

Leonard Peltier est en prison depuis 33 ans. Son Comité de soutien organise un rassemblement le 23 Juin de 18h à 20h place de la Concorde (angle Tuileries). En 2002, Jacques Bertet publiait dans le Monde Diplomatique un article toujours d'actualité

L'affaire Leonard Peltier

Depuis 1977, Leonard Peltier, indien, membre des tribus sioux, est emprisonné au pénitencier de Leavenworth, au Kansas, Etats-Unis. Il a 58 ans et purge une double peine de perpétuité, accusé du meurtre de deux agents du FBI. Il clame son innocence depuis vingt-cinq ans. Ses défenseurs soutiennent qu'il a été victime d'un procès politique et d'une condamnation « pour l'exemple », alors qu'il n'existe aucune preuve de sa culpabilité. Malgré la mobilisation internationale des défenseurs des droits humains et des amis des Indiens d'Amérique, Leonard Peltier est toujours emprisonné et son cas demeure peu connu du grand public.

Par Jean Marc Bertet(Ethnologue, spécialiste de la culture sioux lakota, Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris)

Souvent, parler des Indiens d'Amérique du Nord renvoie à des stéréotypes : plumes, bisons, tipis, etc. En 2002, environ trois millions d'Indiens, survivants du génocide commis par les colons et les militaires américains au XIXe siècle, vivent aux Etats-Unis. La réalité de leur vie quotidienne est très éloignée de tous ces clichés folkloriques. La majorité de ces peuples connaissent des difficultés économiques et des problèmes sociaux liés à la perte de repères identitaires ; ce qui a entraîné une forte présence de l'alcoolisme dans nombre de tribus. Malgré ces aspects négatifs, les Indiens demeurent des rescapés de l'histoire. Depuis trente ans, un renouveau culturel, social et économique a vu le jour dans les différentes tribus et réserves. Par leurs luttes continues, ces oubliés de l'Amérique ont réussi à obtenir une certaine amélioration de leur sort.

Leurs combats s'expriment au quotidien dans les centres communautaires des grandes villes ou au sein des réserves, loin des feux de l'actualité, ce qui contribue à l'oubli de leur cause. Ils luttent pour la reconnaissance de leurs cultures, de leurs langues, de leur identité.

Ces combats ont pris plusieurs fois un tour violent. D'abord, bien sûr, au XIXe siècle, lorsqu'ils tentèrent de préserver leurs territoires. En particulier les Sioux, un des peuples les plus puissants d'Amérique du Nord, qui étaient entrés en contact avec les Européens dès 1660 par l'intermédiaire de trappeurs français. Ces derniers furent nombreux à prendre souche : cela explique le nombre élevé de patronymes français dont Leonard Peltier.

A partir de 1854, les Sioux entrèrent en conflit avec l'armée américaine et tentèrent d'enrayer la progression des colons. Pendant vingt-cinq ans, sous la conduite de chefs mythiques comme Sitting Bull, Red Cloud et Crazy Horse, ils tinrent la dragée haute à l'armée, lui infligeant la fameuse défaite de Little Big Horn, en 1876, au cours de laquelle le général Custer fut tué. Après la mort de Crazy Horse en 1877, la soumission définitive de Red Cloud et l'assassinat de Sitting Bull en 1890, le massacre de Wounded Knee en décembre de la même année mit fin à la résistance des Sioux.

Parqués dans des réserves dans les Etats du Dakota du Sud et du Nord, les Sioux connurent l'humiliation, la misère, l'acculturation et la dépossession. Mais l'esprit de résistance continuait de les habiter. En 1934, une nouvelle loi présentée comme plus favorable créa des « gouvernements tribaux » élus par les Indiens. En fait, ces « gouvernements » ne représentaient pas les véritables aspirations du peuple sioux. Dans les années 1950, de nombreux Indiens furent contraints de partir s'installer dans les villes. Surtout des jeunes qui s'inspirèrent de la contestation politique de cette époque (Black Panthers, Portoricains, chicanos, opposants à la guerre du Vietnam...) et créèrent, en 1968, leur propre mouvement revendicatif, l'American Indian Movement (AIM). Sur le modèle du mouvement des droits civiques des Noirs, l'AIM prit très vite un essor considérable.

Leonard Peltier rejoint très tôt le mouvement (1). Il s'engage dans des actions militantes, participe

à la lutte contre l'alcoolisme, à la distribution de nourriture et d'aides, à la création de programmes d'autosuffisance, à la restauration des activités religieuses traditionnelles, et soutient la renaissance des langues autochtones.

L'AIM entend attirer l'attention sur les conditions de vie dramatiques des Indiens par des actions spectaculaires mais non violentes. Peltier participe en 1970 à l'occupation du Fort Lawton où il rencontre les principaux dirigeants du mouvement : Dennis Banks et Russel Means. En 1972, il organise la Marche des traités violés qui se termine par l'occupation du Bureau des affaires indiennes à Washington et rencontre un formidable retentissement médiatique. Désormais, l'AIM va être considéré par le FBI comme une organisation « subversive » et ses chefs comme des « ennemis ».

L'administration du président Richard Nixon met alors en place le programme de contre-espionnage interne Cointelpro pour infiltrer et déstabiliser les organisations dites « subversives », dont l'AIM. En novembre 1972, accusé d'agression contre des agents du FBI, Leonard Peltier est emprisonné cinq mois, avant d'être acquitté, car l'affaire a été montée de toutes pièces pour le compromettre. Déjà .

Parallèlement, le FBI favorise l'élection à la présidence du conseil tribal de Pine Ridge (la réserve emblématique des Sioux) de Richard « Dick » Wilson, un « collaborateur » élu avec moins de 20 % des inscrits... Celui-ci a pour mission de remettre de l'ordre dans cette réserve considérée comme le sanctuaire des « agitateurs ». Avec des fonds secrets, Wilson crée une milice, les Goon Squads (Guardians Of Oglala Nation). Pour protester contre les brutalités des Goon Squads, les Sioux, aidés par des militants de l'AIM, occupent en février 1973 le village historique de Wounded Knee. Leonard Peltier participe à l'occupation. Les autorités assiègent le village pendant trois mois, hésitant à donner l'assaut, mais tuant deux Sioux. En mai 1973, les assiégés se rendent après avoir exigé que des négociations s'ouvrent sur les traités violés et les conditions de vie des Indiens.

Dans les mois qui suivent, Dick Wilson et ses Goons ont carte blanche pour s'en prendre aux opposants. Une vague de terreur s'abat sur Pine Ridge : 80 militants sont assassinés entre novembre 1973 et fin 1975... Face aux crimes des milices, les anciens appellent l'AIM à l'aide. Les militants, dont Leonard Peltier, interviennent et parviennent à ralentir fortement la répression des Goons. Ils s'établissent sur la propriété d'une famille amie, près du village d'Oglala, sur la réserve de Pine Ridge.

Un matin de juin 1975, la propriété se retrouve cernée par des Goons, des agents du FBI et une foule de policiers. Vers 11h30, deux agents fédéraux, Ronald William et Jack Cooler, pénètrent dans la propriété à la poursuite d'un jeune Sioux, Jimmy Eagle. A partir de cet instant, les témoignages sont confus : il semble que les agents aient tiré sur le véhicule conduit par Eagle. Croyant à une intervention des Goons, les militants ripostent. Les forces de police et les Goons passent à l'attaque. La fusillade éclate de tous côtés. Deux militants de l'AIM tentent de s'approcher de William et Cooler pour les désarmer. Ils les trouvent déjà morts...

Les membres de l'AIM décident de s'enfuir et, contre toute attente, y réussissent. Seul un jeune Sioux, Joe Suntz Killright, sera abattu. Leonard Peltier a toujours affirmé être resté près de la maison et reconnaît avoir tiré mais n'avoir jamais visé William et Cooler.

A la suite de cette fusillade, une gigantesque campagne médiatique tente de criminaliser le mouvement indien. La répression s'abat sur toutes les réserves. Quatre mandats d'arrêt sont lancés contre Jimmy Eagle, Dino Butler, Bob Robideau et Leonard Peltier. Butler et Robideau sont arrêtés rapidement. Peltier, craignant pour sa vie, s'enfuit au Canada.

Butler et Robideau sont jugés dans l'Iowa. Un jury populaire les acquitte, provoquant la fureur des autorités qui concentrent alors leurs efforts contre Leonard Peltier, unique accusé du double meurtre et que le FBI parvient à faire extradier du Canada.

Son procès a lieu dans la ville de Fargo (Dakota du Nord), région d'éleveurs hostiles aux Indiens.

Le jury est d'ailleurs entièrement composé de représentants de cette catégorie sociale. Une campagne de désinformation est lancée. On parle de menaces d'attentats ou d'attaques armées des militants de l'AIM pour libérer Peltier... Englués dans cette paranoïa générale, les membres du jury sont transportés en fourgons blindés et isolés dans des lieux sécurisés.

Le juge décide que tous les témoignages de la défense relatifs au climat de terreur de l'époque sont irrecevables, ainsi que tous ceux qui peuvent mettre en cause le FBI ou les Goons. Il ne veut pas qu'on reparle des éléments ayant permis l'acquittement de Butler et Robideau.

En revanche, il ne réfute pas les témoignages de certains agents qui prétendent avoir vu Peltier tirer avec un fusil AR 15 sur William et Cooler. Un autre agent affirme avoir identifié Peltier grâce à la lunette de son fusil. Les avocats de Peltier démontrent qu'il est impossible d'identifier quiconque de l'endroit où se trouvait cet agent. Le juge ne retient aucune objection de la défense. Et sur des bases totalement floues condamne Leonard Peltier, par deux fois, à la prison à vie. Peltier fait appel mais la cour confirme la sentence.

« Aucune preuve n'existe »

En 1981, des documents nouveaux vont permettre de lancer une nouvelle série d'appels. Un expert confirme à la barre que le fusil AR 15 ayant servi à accuser Peltier ne peut être l'arme qui a tué les agents car les douilles ne correspondent pas.

Dans son jugement du 22 septembre 1986, la cour d'appel conclut que le rapport balistique fourni lors du procès était « suspect » et déclare que cette nouvelle preuve crée seulement la « possibilité » et non la « probabilité » que Peltier ait tué les agents et admet que ce fait « aurait pu changer le verdict du premier procès ». Mais confirme la sentence !

La Cour suprême, en 1987, refuse de se prononcer sur le cas. En 1993, la commission de libération sur parole refuse une demande de mise en liberté. Lors d'une nouvelle audience, en 1995, Peltier est défendu par Ramsey Clark, ancien ministre de la justice. le procureur Lynn Crook admet qu'« aucune preuve n'existe contre Leonard Peltier » ! Il ajoute que le gouvernement ne l'a « jamais réellement accusé de meurtre direct » et que, en cas de nouveau jugement, « la justice ne pourrait pas le recondamner ». Toutefois, le Conseil de liberté conditionnelle estime qu'il ne peut le libérer, car Peltier continue de clamer son innocence, ce qui n'est « pas compatible avec la décision du jury ».

Il ne reste que la grâce présidentielle. En 1996, M. William Clinton affirme : « Je n'oublierai pas Leonard », mais à la fin de l'année 2000, après l'élection de M. George W. Bush, il ne fait rien. M. Bush n'étant pas un ami des minorités indiennes, l'espoir de voir Leonard Peltier retrouver la liberté s'amenuise.

Les opinions publiques, avec le soutien du Congrès national des Indiens d'Amérique, le Conseil national des Eglises, Amnesty International, et des personnalités comme le sous-commandant Marcos, Nelson Mandela, Mgr Desmond Tutu, Rigoberta Menchu, le dalaï-lama, ainsi que des dizaines de milliers de citoyens à travers le monde, luttent pour la révision du procès (2). Car il apparaît de plus en plus que le véritable crime de Leonard Peltier - « United States Prisoner 89637-132 » est d'être un Indien et d'avoir eu le tort de défendre les droits essentiels de ces peuples premiers avec lesquels l'Amérique n'a pas encore réglé sa dette historique (3). De nombreux ethnologues et amis des Indiens s'inscrivent dans ce combat (4), qui est celui de la dignité volée à un homme en raison de son engagement politique et de son origine ethnique.

(1) Lire Leonard Peltier, *Ecrits de prison. Le combat d'un Indien* (préface de Danielle Mitterrand, avant-propos de Ramsey Clark), Albin Michel, Paris, 2000. Une magnifique pièce de théâtre, *Ma vie est ma danse du Soleil*, a été tirée de ce livre. Les éditions Albin Michel ont décidé de reverser l'intégralité des bénéfices réalisés par la vente du livre au Comité de défense de Leonard Peltier (LPDC) afin de soutenir la campagne pour sa libération.

(2) Il existe un Comité international de défense de Leonard Peltier : Leonard Peltier Defense

Comittee (LPDC). Adresse : LPDC-International Office, PO Box 583, Lawrence, Kansas 66044, Etats-Unis. Site web : www.freepeltier.org

(3) Deux films ont été réalisés par Michael Apted sur l'affaire Peltier : le documentaire Incident à Oglala et Coeur de tonnerre avec Val Kilmer, Graham Green et Sam Sheppard.

(4) En France, le Comité de soutien aux Indiens d'Amérique (CSIA), 21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris (tél. : 01-43-73-05-80 ; site web : www.csia-nitassinan.org) et le Comité de défense de Leonard Peltier, sous la direction de Sylvain Duez, relaient les informations et les actions à mener pour le soutenir.

EN COMPLEMENT

Historique de l'affaire Leonard Peltier

<http://dawablog.net/aisia/index.php?post/2009/11/07/Historique-de-l%E2...>

Lettre de Paul Berg adressée à l'attention du Président Clinton :

Le 20 décembre 2000,

A l'attention du Président des Etats-Unis Bureau du Conseil de la Maison Blanche 1600 Pennsylvania Avenue Washington, D.C.

Monsieur le Président,

Mon nom est Paul Berg et je vous écris au sujet de l'affaire Leonard Peltier. Durant mes fonctions d'employé pour le Bureau des Affaires Indiennes -BIA-(1), j'ai été amené à travailler avec le FBI au moment où s'est produit l'assaut lancé sur le site de Wounded Knee en 1973 (2), et j'ai des informations à vous faire part qui sont susceptibles de vous intéresser. Avant mon arrivée sur la réserve de Pine Ridge, j'avais été dans les services de renseignements pour le compte de la Marine pendant la guerre du Vietnam. Je faisais partie d'une équipe chargée de localiser des bunkers, des positions d'artillerie et points de ravitaillement dans les environs de Khe Salm. Mon expérience militaire m'a permis d'acquérir des connaissances limitées, quoique très utiles pour des opérations à mener dans des situations de siège.

Après mon service dans la Marine, j'ai été diplômé en Licence de Sciences de l'Education à l'Université Luthérienne du Pacifique à Tacoma, Etat de Washington. J'ai été professeur sur la réserve de Pine Ridge de 1971 à 1976 et ai eu l'unique opportunité d'observer par moi-même cette période d'adversité. Après avoir quitté la réserve, j'ai vécu et travaillé en Alaska comme professeur en milieu rural et éducateur spécialisé pour le Département de l'Education d'Alsaka ainsi que comme membre à la faculté de l'Université d'Alsaka. En 1991, j'ai été engagé par le Ministère pour rédiger un rapport à soumettre lors de la réunion de la Commission Spéciale sur les Nations Indiennes à Risque qui s'est tenue à la Maison Blanche. Le Ministère de l'Education américain m'a gratifié du titre d'"expert national" en la matière. J'ai aussi écrit un certain nombre d'articles et collaboré à la rédaction de plusieurs ouvrages dans le champ des sciences de l'éducation. A présent, je suis propriétaire et directeur de l'Académie Thunder Mountain, une école secondaire privée située à Juneau en Alaska.

Je crois qu'il est très important, lorsque vous vous déterminerez sur la question de la grâce présidentielle concernant Leonard Peltier, que vous soyez pleinement conscient des contextes historique et social qui ont conduit aux disparitions tragiques des agents Williams et Coler, survenues sur la réserve de Pine Ridge en juin 1975. En 1971, quand je suis arrivé sur la réserve de Pine Ridge, dans l'Etat du Dakota du Sud, le poids des événements historiques était manifeste, même chez les enfants. Lorsque j'ai demandé à mes élèves de 5ème de rédiger une composition sur le thème "dix ans après", la moitié d'entre eux a écrit en évoquant leur propre mort. Ce désespoir trouve sa source dans un passé récent. Les Sioux et la 7ème Cavalerie se sont affrontés durant la bataille de Little Big Horn en 1876 (3). Par la suite, les bandes de Sioux qui y

ont participé ont été pourchassées puis confinées à vivre dans des conditions sordides sur des réserves fédérales. En 1880 les Sioux étaient brisés au niveau culturel et individuel. Ils ont collectivement embrassé la Danse des Esprits, une sorte d'hystérie culturelle (4). Les agents du gouvernement servant sur Pine Ridge ont interprété à tort la Danse des Esprits comme une menace d'agression dirigée en direction des non-Indiens et ils ont fait appel à l'Armée. Et l'ironie du sort a voulu que ce soit l'unité de la 7ème Cavalerie qui réponde, une unité de l'Armée qui avait des comptes à régler avec les Sioux. Dans la crique de Wounded Knee au cours d'une glaciale journée d'hiver, la 7ème Cavalerie a pris sa revanche en massacrant plus de 200 hommes, femmes et enfants. On insistera jamais assez sur le fait que la bataille de Little Big Horn était un face à face entre des protagonistes armés dans chaque camp. Wounded Knee, au contraire, a été un massacre de personnes pour la plupart sans arme par un escadron militaire motivé par la revanche. Des femmes et des enfants ont été retrouvés jusqu'à plus de 3 kms du site. Les femmes avaient disposé des couvertures sur les enfants afin qu'ils ne voient pas ceux qui allaient les exécuter. Le Congrès a décoré de médailles d'honneur plusieurs soldats qui avaient participé au massacre. L'attribution de ces médailles n'a jamais été révoquée. La communauté de la réserve de Pine Ridge a vécu avec une mémoire collective et culturelle conditionnée par l'impact d'un massacre perpétré par le gouvernement.

En 1973, le deuxième jour après le début de l'occupation de Wounded Knee, j'ai ramené une lunette télescopique puissante sur les collines surplombant le site et j'ai commencé à observer. Au bout d'une heure je me suis rendu à un barrage routier tenu par le FBI au nord de Wounded Knee et les ai informés de la construction en cours d'un bunker au nord de l'église catholique dans le village. J'ai également indiqué aux agents que ce bunker ne présentait aucune menace, seulement une mise en scène à l'attention des médias, car il était construit loin devant la zone militarisée de la crête de la colline, à un emplacement exposé. Les agents ont réagi avec inquiétude à mon rapport concernant ce nouveau bunker et n'étaient visiblement pas capables de saisir le caractère tactique de cette information. Ces agents n'avaient aucune expérience militaire sur ce terrain.

Le jour suivant, j'ai été détaché de mes fonctions courantes de professeur du BIA (les écoles étaient fermées de toute manière) afin de servir d'observateur pour le FBI. J'ai été équipé d'un fusil d'assaut et ai intégré les opérations menées par le FBI. Pendant que j'assumais ce rôle, j'ai eu la possibilité d'observer les manœuvres du FBI dans des situations d'échanges de tirs. J'ai eu plusieurs moments d'effarement. Le premier lorsque j'ai constaté que les agents du FBI n'étaient pas formés ni entraînés à des opérations tactiques sur une réserve indienne. Ils n'avaient aucune compréhension des manœuvres de terrain et n'étaient pas préparés physiquement, émotionnellement ni intellectuellement à la conduite d'un siège. Ensuite, la plupart des agents arrivaient de milieux urbains et se trouvaient désorientés jusqu'à la confusion. C'était un peu comme être expédié vers un pays étranger où les habitants avaient l'air insolite, sans carte routière ni plan d'action. Placés dans ce type de situation, les plus jeunes agents étaient plus particulièrement disposés à réagir hors proportion à ce qu'ils percevaient être comme des menaces. Enfin, au cours de la progression du siège, plusieurs agents parmi ceux qui étaient les moins expérimentés ont infligé des brutalités à des habitants des environs.

Les agents du FBI avaient la sale habitude de stationner leurs voitures sur les routes de la réserve et de pointer les canons de leurs M-16 en direction de véhicules à l'approche. Dans la mesure où les voitures du FBI ne présentaient aucun signe particulier permettant de les identifier, les personnes qui roulaient dans leur direction étaient souvent saisies de panique et prenaient la fuite. Les agents les prenaient en chasse et arrêtaient le véhicule. Une de ces poursuites s'est produite avec l'escadron du FBI dans lequel on m'avait affecté. Un vieil homme et une vieille femme accompagnés de leurs petit-fils et petite-fille âgés respectivement de 6 et 10 ans ont été poussés sur le bas côté de la route. Il leur a été intimé l'ordre à chacun de s'allonger à terre bras et jambes écartés. Un des agents donnait des coups à l'aide du canon de son arme à la petite fille comme s'il cherchait à la retourner. L'enfant tremblait et pleurait de frayeur. Un employé tribal et moi-même avons rapporté ces faits auprès des officiers du FBI à Pine Ridge. Les deux agents en question ont nié toute exaction. Cependant, d'autres agents fédéraux du coin qui avaient été témoins ont été en mesure de corroborer notre rapport. Je me souviens d'un homme qui est venu

vers moi, et qui, d'après ce qu'on m'a dit, était l'officiel numéro 2 du FBI en charge des opérations du siège. Je lui ai expliqué que ce qui venait d'être infligé à l'enfant l'affecterait toute sa vie. Je lui ai dit que j'étais professeur et que je ne voulais pas être impliqué dans des situations de conflit direct avec des agents du FBI armés et incapables de se contrôler. Il m'a informé que les deux agents seraient renvoyés de la réserve sur le champ. Il a aussi ajouté qu'il avait besoin de moi et m'a demandé de rester en tant qu'officier de liaison avec le FBI. Il m'a dit qu'un certain nombre de jeunes agents ne savaient pas ce qu'ils faisaient, qu'ils avaient besoin d'être pris en main, sinon des gens allaient être tués. Il a aussi promis de me soutenir si quelque chose devait à nouveau se produire. A partir de l'instant où il m'a confié cette responsabilité, j'étais d'accord pour continuer.

Après cela, j'ai reçu un message de l'American Indian Movement. En substance le message disait qu'aussi longtemps j'empêcherais "ces animaux de tuer des gens", je n'aurais aucun problème avec eux. Il m'a aussi été recommandé par l'AIM de ne jamais pointer ni faire usage de mon arme en direction de qui que ce soit.

Quelques semaines plus tard, j'ai été témoin d'une scène où deux jeunes agents du FBI ont été pris de panique lors d'échanges de coups de feu. Ils se trouvaient dans le périmètre du bunker. Ils essuyaient les tirs du camp adverse et un des spectacles les plus étranges que j'ai pu observer a été lorsqu'ils ont perdu leur sang froid. Ils ont réagi d'une manière complètement disproportionnée en hurlant et pleurant pour qu'on vienne les aider. J'ai demandé aux Marshall fédéraux d'aller les chercher en M113 (véhicule blindé), ce qui a plutôt contrarié ces derniers.

Le siège de Wounded Knee a duré plus de 70 jours. Les deux années suivantes ont été un enfer sur la réserve de Pine Ridge. Beaucoup de personnes ont été tuées lors de passages à tabac, de coups de feu tirés depuis des voitures ou lors de disparitions. Les archives du gouvernement ont documenté une soixantaine de meurtres non élucidés durant cette période. Le nombre exact pourrait bien s'élever à plusieurs centaines de victimes. Les principaux instigateurs de cette violence étaient les Guardians of Our Oglala Nation -l'escadron des Goons. Ils soutenaient le Chef Tribal Dick Wilson. Tout le monde savait sur la réserve à cette époque-là que plusieurs membres des Goons étaient des agents de la police tribale agissant en dehors de leur fonctions. Il y avait en Amérique dans les plaines du Dakota du Sud, une situation assez semblable à ce qui se passe aujourd'hui en Colombie ; la police était partie constituante des escadrons de la mort qui avaient pour rôle de neutraliser toute opposition politique. Ces officiers recevaient des rétributions de source fédérale et la situation se développait sur une réserve fédérale. Les victimes étaient pour la plupart des Indiens de pure souche et des traditionalistes Sioux qui s'étaient positionnés au plan politique en opposition à un leadership tribal qu'ils considéraient comme corrompu et ne défendant que ses propres intérêts.

Beaucoup de gens sur la réserve de Pine Ridge craignaient pour leur vie à cette époque. J'ai pu observer les effets pernicieux de cette peur lors d'un grand nombre d'occasions. Une fois, alors que je conduisais sur la route entre le village de Pine Ridge et le hameau de Wounded Knee, j'ai vu 8 ou 9 véhicules garés au bord de la route. Je me suis arrêté pour voir ce qu'il se passait. Les gens étaient alignés sur le bas côté en train de regarder en direction d'une femme qui gisait dans le fossé. J'ai alors remarqué que son corps bougeait. Personne n'a fait un geste pour l'aider. Les gens se sentaient concernés mais avaient trop peur d'apporter directement leur aide. Lui porter secours revenait à s'opposer à ceux qui l'avaient laissée dans cet état. Moi, en tant que non-Indien et professeur au sein d'une mission (j'avais démissionné du BIA après le siège), je n'étais pas astreint à cette règle. Je suis descendu, je me suis adressé à elle en l'appelant "Grand-Mère" et l'ai aidée à remonter jusqu'à ma voiture. Personne ne nous a aidé. La peur des sanctions l'emportait sur les sentiments de sympathie.

Les traditionalistes de la réserve se sentaient lésés de toute forme de protection civilisée. Et c'était vrai en réalité. Lorsque l'escadron des Goons a fait une descente sur le village de Wamblee pour y mener des représailles contre la communauté en raison de son opposition au président tribal Dick Wilson, les résidents ont appelé le bureau du FBI situé à Rapid City. Ils ont informé les agents que la communauté était en train de subir une attaque. Il leur a été répondu que le FBI était un bureau d'investigation, et non une agence au service du maintien de l'ordre. Le FBI n'est pas intervenu et

le mitraillage a duré toute la nuit en l'absence de toute assistance. Un résident a été tué cette nuit-là (cet incident a été vérifié par la Commission Américaine pour les Droits Civils).

Pendant mon travail avec le FBI, plusieurs autres agents de liaison et moi-même avons fait des efforts afin d'éduquer les jeunes agents du FBI sur les risques que cela comportait de réagir agressivement dans une telle atmosphère de peur. Nous leur expliquions que les résidents avaient peur de se faire tuer. Je me souviens d'un incident particulièrement décourageant à l'issue duquel je me suis mis à hurler après plusieurs agents leur disant qu'ils allaient finir par se faire tuer s'ils continuaient à pointer leurs fusils vers les gens. J'ai essayé de leur faire comprendre que le grand jeu avec une arme ne prendrait pas sur la réserve. Le coup du "haut-les-mains où je tire !" fonctionnait peut-être dans l'Amérique urbaine, mais sur une réserve les gens considéraient que si vous pointiez votre canon sur eux, c'est que vous aviez l'intention de les tuer. Ils savaient également que personne ne serait rendu responsable de leur mort. Nous recommandions aux agents de ne pas mener leurs interpellations avec leur arme mais avec courtoisie. Qu'ils s'adressent aux hommes en leur disant "Monsieur" et "Madame" pour les femmes, même s'ils devaient effectuer une perquisition ou mettre quelqu'un aux arrêts.

C'est dans ce climat d'intimidation, de peur et d'assassinats que sont arrivés les deux jeunes agents Williams et Coler. Selon des témoignages, Williams et Coler ont pénétré sur un terrain avec leurs armes à la main. Cette attitude, à cet endroit et à ce moment-là, signifiait "Nous sommes venus pour vous tuer !" Ils n'étaient apparemment pas conscients de l'héritage de violence autorisée et approuvée laissé par l'histoire sur la réserve de Pine Ridge, tout comme ils n'avaient aucune idée de l'étendue de la peur dans l'esprit des traditionalistes sioux. Leurs morts sont une tragédie, se mêlant à la tragédie humaine qui continue de se dérouler sur la réserve de Pine Ridge. Les preuves falsifiées au détriment de Leonard Peltier sont un autre sujet préoccupant que je ne peux pas développer dans cette lettre, mais qui a été documenté avec précision par d'autres.

Ce qui se passe, M. le Président, est que le Bureau Fédéral d'Investigation réclame une victime pour payer la mort de ces deux jeunes hommes. Cette agence et le gouvernement fédéral n'ont jamais reconnu leurs responsabilités dans les circonstances qui ont conduit à la mort des deux agents. Et personne ne se soucie de l'assassinat de l'Amérindien Joe Stuntz survenu lors de ce même incident qui a pris les vies des agents Williams et Coler.

Je vous en prie, regardez au-delà des enjeux politiques et du racisme et permettez que Leonard Peltier obtienne justice. Laissez-le retourner chez lui. Je vous exhorte d'avoir le courage moral de faire ce qu'il faut faire pour cela. L'Histoire vous remerciera.

Salutations sincères,

Paul Berg

Notes :

(1) Le Bureau des Affaires Indiennes (BIA) a été créé par les Etats-Unis en 1824 à une époque où ils ont commencé à réduire les Indiens au statut de "pupilles" afin de placer leurs intérêts et leurs terres sous la tutelle administrative du gouvernement. Le BIA a d'abord été placé sous la coupe du Ministère de la Guerre puis transféré en 1849 au Ministère de l'Intérieur.

(2) L'occupation du hameau de Wounded Knee sur la réserve de Pine Ridge (Dakota du Sud) s'est déroulée du 27 février au 8 mai 1973 à l'initiative d'Indiens traditionalistes oglala lakota soutenu par l'AIM (American Indian Movement) pour protester contre le règne de terreur instauré par le conseil tribal corrompu.

(3) Le Général Custer, ennemi juré des Indiens, a été tué pendant la bataille de Little Big Horn.

(4) D'une manière moins péjorative, la Danse des Esprits était en fait un rituel religieux institué vers 1880 chez les Indiens Paiute par leur guide spirituel Wovoka. Il prophétisait la disparition des

Blancs et la réappropriation de leurs terres par les nations indiennes. La pratique de ce rituel qui s'est étendue à d'autres cultures indiennes se déroulait sur cinq jours consécutifs et était accompagnée de transes.

Groupe de Soutien à Leonard Peltier - LPSG-France

XXX

<http://www.humanite.fr/tribunes/de-wounded-knee-1890-wounded-knee-1973-515327>

Tribunes - le 15 Février 2013

De Wounded Knee (1890) à Wounded Knee (1973)

Le 27 février 1973, 200 Sioux Oglala, menés par un groupe de l'American Indian Movement (AIM), occupent le hameau de Wounded Knee, sur la réserve de Pine Ridge (Dakota du Sud). Sur ce lieu même, le 29 décembre 1890, les Indiens de la bande de Big Foot avaient été massacrés.

Le 27 février 1973, quelque 200 Sioux Oglala, menés par un groupe de l'American Indian Movement (AIM), dont Russel Means (Oglala) et Dennis Banks (Chippewa), occupèrent le hameau de Wounded Knee, sur la réserve de Pine Ridge (Dakota du Sud). Ils voulaient ainsi protester contre la corruption et la mauvaise gestion du chef du Conseil tribal élu, Richard Wilson. Ils soulignaient également ainsi les conditions de vie déplorables de cette réserve, l'une des plus pauvres des États-Unis. Enfin, ils réclamaient une enquête sur la violation des traités signés avec Washington.

Au-delà, les militants cherchaient à toucher un point sensible de la conscience américaine. Le massacre de Wounded Knee, perpétré sur ce lieu même, le 29 décembre 1890, marqua en effet la fin des guerres indiennes en scellant l'effondrement des peuples sioux et l'ouverture définitive de l'Ouest aux colons euro-américains. Enfin, ce massacre reste de triste mémoire, car y furent abattus aussi des non-combattants, des femmes et des enfants. Il s'agissait de la bande de Big Foot qui, après l'assassinat de Sitting Bull par un policier indien à Standing Rock, allait se réfugier à Pine Ridge.

Six années auparavant pourtant, en 1868, les Sioux avaient signé le traité de Fort Laramie avec les États-Unis. Si ce traité leur concédait une réserve assez vaste, il n'avait jamais été vraiment respecté. En 1874 de surcroît, la presse locale annonçait la découverte d'or dans les Black Hills, terres sacrées des Sioux, aussitôt envahies et forées de toutes parts.

Dans ce contexte dramatique, les Sioux avaient reporté leurs espoirs dans les prédictions de Wovoka, «le Prophète» qui annonçait la réapparition des morts indiens et le départ des conquérants «blancs». Pour hâter le retour des défunts, les disciples de Wovoka pratiquaient avec ferveur la ghost dance (danse des esprits). Cette danse inquiétait les autorités et inspirait des articles alarmistes dans la presse régionale: les Indiens étaient devenus fous. Les colons des environs, pensant qu'il s'agissait d'une danse guerrière, réclamaient une surveillance militaire. Des troupes furent envoyées, avec l'ordre de fouiller tous les campements pour y confisquer les armes. C'est ce qui se passa à Wounded Knee, dans le camp de Big Foot. Un Indien aurait contesté l'ordre des soldats, ces derniers ripostèrent en abattant près de 200 personnes.

Rétrospectivement condamné par les autorités fédérales, le massacre de Wounded Knee demeure l'un des épisodes les plus sombres des guerres indiennes. Aussi les militants qui occupèrent le

village de Wounded Knee en 1973 éveillèrent-ils la sympathie de l'opinion américaine et l'intérêt des médias. Dans le contexte du mouvement de défense des droits civiques, la montée du red power faisait sortir les Indiens de l'oubli.

L'occupation de Wounded Knee correspondit à l'exacerbation d'une série d'actions militantes au sein d'un mouvement de contestation polymorphe, dont l'AIM était l'aile la plus radicale. L'occupation de l'île désolée d'Alcatraz en 1969, dans la baie de San Francisco, métaphore de la condition indienne, avait mis en évidence la pauvreté des réserves. En 1972, l'occupation du Bureau des affaires indiennes avait dénoncé à Washington même l'incurie de l'administration des affaires indiennes.

Le hameau de Wounded Knee fut envahi par 200 activistes armés, qui prirent onze otages. Les occupants demandèrent que le sénateur Edward Kennedy entreprenne une enquête sur l'administration des réserves et la violation des traités. Des journalistes affluèrent autour de l'église du Sacré-Cœur, construite à côté des tombes des victimes du massacre de 1890, dont les occupants avaient fait un camp retranché.

Face à leur détermination, le gouvernement tenait à éviter une épreuve de force directe. Les otages furent relâchés grâce à la médiation de deux sénateurs du Dakota du Sud, tandis que le blocus de Wounded Knee était organisé avec des moyens considérables? : des centaines de policiers et des agents du FBI furent envoyés sur place? ; des chars cernèrent le village et des hélicoptères chargés de bombes survolèrent la région. Les occupants se déclaraient prêts à un nouveau combat du désespoir («?C'est un beau jour pour mourir », déclarait Russel Means). Fusillades sporadiques et coups de semonce alternaient avec des négociations. Le conflit entraîna des victimes de part et d'autre? : deux morts parmi les manifestants, un blessé grave parmi les policiers et plusieurs blessés légers.

Le siège dura trop longtemps (de 27?février au 5?mai) pour que les militants puissent entretenir jusqu'au bout, même au niveau local, le climat de sympathie qui soutenait leur action. Finalement les occupants reçurent un ultimatum? : ils devaient évacuer Wounded Knee après avoir déposé les armes. Le gouvernement s'engageait à examiner leurs revendications? : enquête sur la violation des traités, sur la mauvaise gestion et la corruption du Conseil tribal, amélioration des conditions de vie dans la réserve de Pine Ridge. Rétrospectivement, l'occupation de Wounded Knee apparaît comme l'une des manifestations les plus spectaculaires de l'action militante amérindienne au cours des années 1970. Elle conféra une visibilité médiatique à la cause, mais les conditions de vie à Pine Ridge n'en furent guère modifiées. Les représentants de la Maison-Blanche ne rencontrèrent pas les leaders indiens pour renégocier le traité de 1868 et l'enquête sur la corruption à Pine Ridge fut abandonnée. Selon l'écrivain Vine Deloria, l'un des chroniqueurs engagés du red power, le problème fut noyé dans la haine, les palabres et les articles à sensation.

Au cours des mois et des années qui suivirent, les militants de l'AIM devinrent la cible de la répression policière. Certains purent s'enfuir, d'autres furent traduits en justice à l'issue de procès houleux? – dont celui concernant l'assassinat d'Anna Mae Pictou, une de leurs militantes qui aurait été éliminée comme agent du FBI par l'un d'entre eux. Leonard Peltier, accusé du meurtre d'un agent du FBI à la suite d'une altercation mal élucidée, est toujours en prison, en dépit d'un espoir éphémère de libération à la fin de l'administration Clinton.

Voix indiennes, voix américaines. Les deux visions ?de la conquête du Nouveau Monde, de Joëlle Rostkowski et Nelcya Delanoë. Éditions Albin Michel, 2003, ?407 pages, 22,80 euros.

Joëlle Rostkowski et Nelcya Delanoë

XXX

<http://www.arizona-dream.com/Usa/Divers/edito/edito17-le-petit-wounded-knee-1973-par-white-bird.php>

Le petit Wounded Knee (1973) par White BirdGuide de voyage Ouest américain Usa Etats Unis > Autres > Les éditos d'Arizona Dream > Le petit Wounded Knee (1973) par White Bird (Edito N° 17)

Au printemps 1973, il se produisit sur la réserve de Pine Ridge des événements qui, pour les Indiens, furent d'une importance capitale. Il s'agit de l'occupation de Wounded Knee par les Sioux oglalas et l'A.I.M.

L'occupation de l'endroit même de Wounded Knee n'avait en soi aucune valeur stratégique, car ce n'est qu'un petit bout de prairie avec un comptoir, quelques bâtiments, un dispensaire et quatre églises. Mais elle revêtait une importante signification symbolique du fait que c'est là qu'eut lieu le dernier massacre d'Indiens sioux, la bande du chef Big Foot, et que la fosse commune où furent jetés leurs corps se trouve sur une colline au nord du village, à cinq minutes à pied en partant du centre.

L'occupation de Wounded Knee n'est pas non plus survenue un beau jour par hasard. Si cela a pu sembler être le cas aux yeux du monde, pour un Indien, ou un observateur avisé, elle fut la conséquence directe de l'impossibilité des Sioux oglalas de se faire entendre des autorités américaines, et s'avéra être l'ultime action d'éclat de l'A.I.M, après l'occupation des locaux du B.I.A à Washington et celle de l'île d'Alcatraz.

Quoiqu'il en soit, comme l'a dit Wallace Black Elk lors d'un meeting au cours de ces deux mois et demi d'insurrection : «Le petit Wounded Knee est devenu un monde gigantesque». L'occupation fut en effet l'occasion de crier à la face du monde que non seulement les Indiens n'étaient pas tous morts, mais qu'aussi, dans ce pays de liberté et de justice, ils n'étaient pas toujours si bien traités. Pendant ces deux mois, les Indiens parlèrent tellement haut qu'on les entendit de tous les coins de la planète, et que des journalistes accoururent de partout pour couvrir l'événement, du Mexique au Japon, du Canada à l'Australie et à l'Europe. Et on découvrit que ce pays tellement riche, tellement généreux, si puissant et si plein des droits de l'homme était mis en échec, sur un petit bout de terre ridicule, par une bande d'Indiens déterminés à faire entendre leur voix.

A l'intérieur du camp retranché, derrière les bunkers (car il y eut de véritables affrontements et des morts par balle), les Indiens étaient très peu nombreux, mais des soutiens affluaient sans cesse. On vit arriver des Indiens du Canada, des Chippewas, des Iroquois, des Mexicains des Indiens de toutes les différentes tribus américaines bien sûr, des Sud-Américains et également des Noirs et des gens d'autres minorités. Tous ne purent parvenir jusqu'au camp, mais cela ne les empêcha pas de faire connaître eux aussi leurs

revendications. Et pour essayer de maîtriser la situation, le président du Conseil de Pine Ridge - dont on demandait la démission - avait fait appeler les Marshalls, puis le F.B.I. et les troupes fédérales. Tous les accès à Wounded Knee, les quatre routes, se trouvaient donc fermées par des barrages tenus par l'Armée.

Car en 1973, l'Armée avait été mobilisée pour combattre les Indiens ... encore une fois. La même histoire recommençait, encore et encore. En 1973 c'est-à-dire trois ans avant le bicentenaire de la Constitution américaine. Et Wounded Knee encore ... cela prenait une double signification. Avant le «petit Wounded Knee», il y avait eu le vrai, en 1890, et pour personne ce symbole n'était neutre.

Les causes directes qui avaient fait éclater le conflit tenaient à la gestion du président tribal de la réserve, lequel se souciait surtout de conserver sa place, soutenu par le B.I.A et certains Blancs. Il était impliqué dans plusieurs affaires un peu bizarres comme ce projet de lotissement dans le district de Porcupine, que les Indiens avaient déjà rejeté par quatorze fois, car c'était une manière de les arracher à leur terre. Ce lotissement avait été construit malgré tout, en dépit de leur refus. Ou bien l'utilisation, au seul bénéfice de Pine Ridge, de l'argent de toute la réserve, ou encore la constitution de sa milice et l'octroi de tous les emplois administratifs à ses «sympathisants».

Mais l'opposition au président tribal ne fonctionna que comme détonateur. Il y avait d'autres causes de mécontentement et d'angoisse beaucoup plus profondes qui duraient depuis de nombreux mois et vinrent se cristalliser à ce moment-là. Tous les problèmes inhérents à la vie sur la réserve, la pauvreté accrue, le taux de suicide, le chômage qui, à cette époque, atteignait 60 % - seulement 60 % - et augmentait très vite, en relation avec cela, la difficulté d'aller à l'extérieur et la prise de conscience que la réserve était vraiment une prison, un ghetto. Comparée au Bronx à New York, ou à Skidrow à Los Angeles, la vie y est peut-être deux, trois fois pire. L'une des raisons de la venue de l'A.I.M était d'enquêter sur ce qui se passait dans les villes frontières où plusieurs personnes avaient été battues et retrouvées mortes, comme à Rushville, Gordon et Buffalo Gap. Dans la plupart des cas, les autorités avaient conclu à des accidents. Un autre exemple de ce qui se produisait sur les réserves était l'envoi de ces jeunes médecins qui, pour parler franchement, venaient se faire la main sur les Indiens. Ils ne restaient jamais là très longtemps, seulement un an ou deux, puis disparaissaient du jour au lendemain. Finalement il s'avéra que ces médecins n'étaient pas des docteurs, mais des internes envoyés par les universités. Une fois leur diplôme obtenu, ils partaient exercer leur métier dans la société américaine, la vraie, pour gagner de l'argent. Dans ce domaine, on découvrit également des manipulations beaucoup plus graves. Je pense par exemple à des cas de stérilisation de femme. Il est difficile de croire qu'une telle chose puisse encore arriver dans une société comme celle des États-Unis, pourtant, après enquêtes, on a découvert que des femmes avaient été stérilisées à leur insu. Qu'il y ait eu de bonnes raisons de le faire, personne ne le saura jamais, toujours est-il qu'on ne leur demanda pas leur avis et que surtout, on ne les informa pas de l'opération qu'elles venaient de subir. Il est possible aussi qu'il y ait eu des accidents et des négligences. Dans de nombreux cas cependant, cela a provoqué des drames, car certaines d'entre elles qui avaient déjà eu un enfant, deux enfants, ne comprenaient pas pourquoi elles ne pouvaient plus en avoir, et quittaient leur mari pour un autre homme. D'autres allaient consulter des spécialistes hors de la réserve, qui leur disaient ce qu'il en était vraiment. C'est ainsi qu'il y eut recrudescence de suicides, de dépressions, et que des hommes et des femmes sombrèrent dans l'alcoolisme ... qui est aussi une forme de suicide, non? Un suicide lent, mais irrémédiable.

La vie sur la réserve est faite de ce genre de choses, et toutes refirent surface au moment de Wounded Knee. Il y a différentes manières de réduire un peuple au silence, des manières plus discrètes que les armes, et lorsque vous voyez certains blancs là-bas, vous vous dites que la seule évolution entre le passé et maintenant, ce sont les vêtements. Nous portons tous les mêmes jeans et les mêmes chemises à carreaux, mais les mentalités n'ont pas changé.

Derrière Russel Means et Dennis Bank, des guerriers étaient prêts à donner leur vie. Au début, alors qu'on pouvait encore entrer assez facilement, à l'intérieur du camp, nous étions allés avec quelques jeunes les retrouver. Mais dès que les fusillades avaient commencé à être sérieuses, Russel Means nous avait demandé de partir. Je me souviens de sa phrase : «Vous les jeunes, nous respectons ce que vous avez fait, mais restez en arrière. Ce que nous faisons, nous le faisons pour vous.»
Nous n'avions pas le choix.

Pourtant, nous apprenions quelques jours plus tard qu'il y avait un problème d'approvisionnement à l'intérieur, et c'est alors qu'on eut besoin de nous. Nous fûmes pris en charge par un vieil homme qui possédait un ranch au fond de la vallée de Wounded Knee, de l'autre côté du bois, à l'extérieur de la ligne gardée par les agents fédéraux. C'est de là que devait partir le ravitaillement. Tout était

parfaitement organisé. A la nuit tombée, nous chargions chacun un sac de nourriture sur notre cheval et partions en direction du camp. Bien sûr, nous ne pouvions prendre qu'un sac à chaque voyage, mais c'était suffisant. Nous étions une trentaine de jeunes entre quinze et dix-huit ans, répartis par équipes de six ou sept. Avec notre chargement, nous allions tranquillement au pas jusqu'à un point quelconque de la ligne de front et, de là, nous lançons nos chevaux au galop. On y voyait le plus souvent comme en plein jour, car le ciel était illuminé par des fusées éclairantes. Dès que l'une s'éteignait, il en partait une nouvelle, c'était une lumière continue. Et tout ce que nous avions à faire, c'était de galoper, galoper tout droit le plus vite possible jusqu'à l'intérieur de l'enceinte, en tenant d'une main le sac de ravitaillement. Nous arrivions en général tellement vite que nous tombions de cheval en même temps que le sac. Quelqu'un venait alors le ramasser pendant que nous courions nous mettre à l'abri et reprendre notre souffle. Tout cela se passait en quelques secondes, mais souvent la chute était dure. Pendant la traversée au galop, on entendait siffler des balles autour de nos têtes, à droite, à gauche. On avait aussi droit à des balles traçantes et à des rafales d'armes automatiques, et même si ce feu d'artifice était plus dissuasif qu'autre chose, nous n'étions pas très rassurés.

Je crois qu'en réalité ils voulaient nous décourager de continuer ces va-et-vient. Quant à moi, je pensais surtout à l'arrivée, quand il faudrait que je saute de cheval et me réceptionne au sol. Je n'avais que cela en tête ... sur une hanche ou sur les fesses.

Nous avons vécu pendant ces quelques jours des moments vraiment exaltants, intenses, avec le sentiment de nous battre pour une cause juste qui changerait notre vie et celle des autres après nous. Nous en étions tous très fiers.

Pour beaucoup, Wounded Knee a également marqué un retour aux sources. Deux medecine-men, Leonard Crow Dog et Wallace Black Elk, s'étaient joints au mouvement pour en assurer la direction spirituelle. Tous les trois jours, il y avait des cérémonies - des Sweat-Lodges, des célébrations de la Pipe. Il y eut aussi une GhostDance. Les cérémonies eurent pour effet d'affirmer non seulement la solidarité des Sioux oglalas de Pine Ridge, mais aussi celle de toutes les tribus. Ce fut là sans doute le message le plus riche de Wounded Knee, l'union de toute la nation indienne et le soutien qu'elle reçut de l'extérieur, l'aide morale et physique qui se déploya à la mémoire du temps passé et du premier Wounded Knee. On m'a dit par la suite qu'ils organisaient également des cérémonies lorsqu'il y avait des décisions importantes à prendre. Beaucoup d'Indiens devinrent alors conscients du pouvoir de la spiritualité, car ce fut elle qui maintint unie la communauté du camp et qui, au-delà de telle ou telle revendication, permit à tous de se rassembler derrière les mêmes valeurs. Quinze ans après, cette bataille spirituelle continue. Ce n'est pas vraiment une bataille, mais, plus que jamais, c'est à travers leur religion que les Indiens peuvent témoigner aujourd'hui qu'ils sont toujours vivants, et qu'au milieu de ce monde de haute technologie, sans âme et sans respect pour la nature et la Terre Mère, ils ont quelque chose à apporter.

Wounded Knee n'eut pas la conséquence espérée en ce qui concerne la politique globale des EtatsUnis à l'égard des Indiens. Le Religion Freedom Act, par exemple, n'est en rien lié aux événements. Si dans ce domaine, les Indiens se sentent plus libres et n'ont plus besoin de se cacher pour assister aux cérémonies, ou du moins n'ont plus le sentiment d'aller contre la loi (car les cérémonies n'ont jamais cessé, malgré les interdictions et les menaces du gouvernement et des Églises), c'est un phénomène indépendant de Wounded Knee. Par contre, sur le terrain, plusieurs programmes de lotissement furent arrêtés après mai 1973, sans quoi beaucoup d'entre nous ne seraient sans doute plus là aujourd'hui parce qu'on leur aurait pris leur terre. En effet, le principe des lotissements est doublement ambigu, il permet à la fois de mieux contrôler les familles en les attirant à la périphérie des villages, et à la fois de récupérer leur terre en promettant en échange des logements plus modernes.

Après Wounded Knee, il y eut aussi des arrestations, des peines d'emprisonnement et des disparitions. Les années 73 à 76 furent particulièrement difficiles. De nombreuses personnes furent tuées

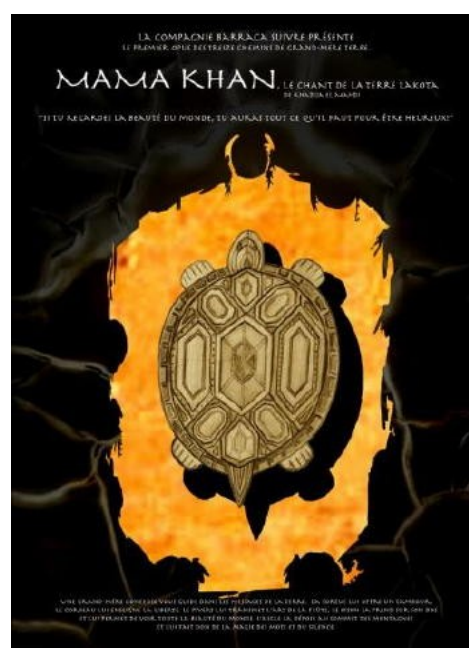
Les Indiens ont un vrai problème de civilisation, de dépendance vis-à-vis des Blancs, tout simplement un mal de culture et d'identité, et selon moi, nos efforts doivent d'abord porter sur l'éducation et l'accès aux universités. Il devient urgent que nous regardions devant nous, et moins derrière.

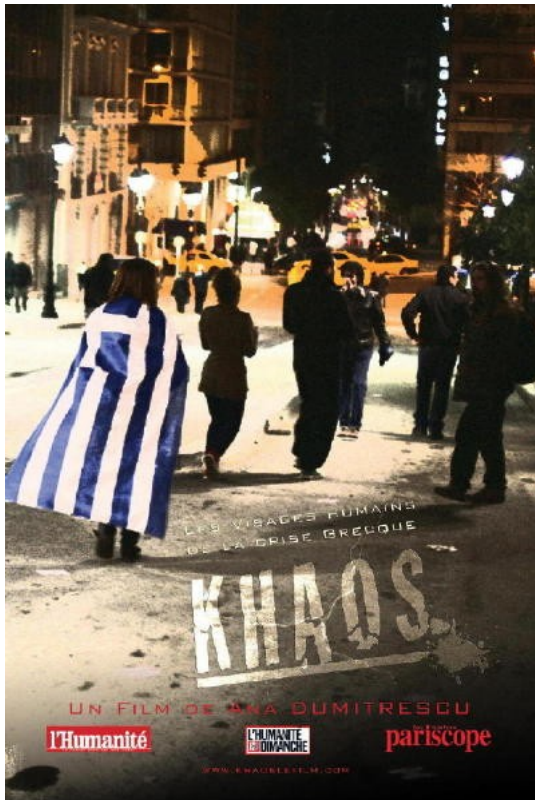
(White Bird est né en 1959, dans la réserve de Pine-Ridge, Dakota du Sud. Il est un Lakota, descendant de Crazy Horse, qui s'illustra à la bataille de Little Big Horn. Petit-fils de medecine-men (John Lamé Deer et Wallace Black Elk), il a suivi tous les rites d'initiation avant de parcourir la plupart des tribus indiennes des USA. Après un séjour de trois ans en Europe, White Bird est retourné vivre aux États-Unis.

autres liens :

pas copiable voir déclaration John Yellowbird Steele

<http://www.lesgrandsmeres.fr/blog/>





<http://khaoslefilm.wordpress.com/>



www.nevivonspluscommedesesclaves.net